



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

25^e année

N^o III.

Bruxelles Desterbecq Passage S^t Hubert Galerie de la Bière

Amsterdam Desterbecq Nieuwendijk Over S^t Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Neuvième article.)

POÉSIE LYRIQUE.

Suivant M. Victor Hugo (*Préface de Cromwell*), « aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître, la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent, sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche encore de si près à Dieu, que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il chante comme il respire. Sa lyre n'a que trois cordes : Dieu, l'âme, la création. Mais ce triple mystère enveloppe tout, mais cette triple idée comprend tout. La terre est encore à peu près déserte. Il y a des familles, et pas de peuples; des pères, et pas de rois. Chaque race existe à l'aise; point de propriété, point de lois, point de froissements, point de guerres. Tout est à chacun et à tous. La société est une communauté. Rien n'y gêne l'homme. Il mène cette vie pastorale et nomade par laquelle commencent toutes les civilisations, et qui est si propice aux contemplations solitaires, aux capricieuses rêveries. Il se laisse faire, il se laisse aller. Sa pensée, comme sa vie, ressemble au nuage qui change de forme et de route, selon le vent qui le pousse. Voilà le premier homme, voilà le premier poète. Il est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion, l'ode est toute sa poésie. »

Comme on le voit, d'après la thèse que soutient ici le célèbre écrivain, la poésie primitive, celle qui apparaît à l'aurore des temps et des civilisations, est exclusivement et, pour ainsi dire, fatalement lyrique. Suivant lui encore, et l'on pourra s'en convaincre en lisant le reste de son manifeste romantique, l'épopée succède à l'ode, et le drame à l'épopée,

comme après l'enfance vient la jeunesse, et après celle-ci l'âge sérieux et viril.

Il nous serait difficile d'adopter cette opinion, bien que recommandée par un nom si imposant. La poésie lyrique, au contraire, nous semble être de tous les temps; elle est inhérente à la nature humaine, et, par conséquent, elle n'a pas d'âge. Partout et toujours l'homme a senti le besoin de se replier sur lui-même, d'écouter, dans le silence et le recueillement de la solitude, les voix intimes, les fées mystérieuses qui chantent au fond de son cœur; partout et toujours, il a soulagé sa douleur ou épanché sa joie dans des rythmes mélodieux et sonores; chants plaintifs des cygnes qui meurent au bord de l'Eurotas; vives ariettes de l'alouette insouciant et babillarde qui s'éveille gaiement avec le soleil; brillantes cantates du rossignol nocturne caché sous le feuillage des bouleaux. Il paraîtrait même, à voir les choses de près, que les délicatesses et les raffinements d'une civilisation avancée, loin de nuire au développement de la faculté lyrique, ne peuvent que l'exalter encore et lui donner à la fois plus d'étendue et de puissance. En effet, pour nous en tenir à la poésie française, et nous renfermer par la même occasion dans le cadre que nous nous sommes tracé, jusqu'à présent, y a-t-il eu, dans toute notre littérature, une époque plus vraiment lyrique que celle qui a vu éclore, comme autant de fleurs divines du paradis de l'âme, les *Odes* et *Ballades*, les *Voix intérieures*, les *Méditations* et les *Harmonies*? Nous ne parlons point des admirables chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, par la raison même que ce sont des chœurs et que l'élément lyrique s'y trouve forcément subordonné à l'élément dramatique; mais les informes essais que nous allons passer en revue dans les pages qui vont suivre, mais les accords plus que

novices de la lyre du moyen âge, peuvent-ils se comparer, nous ne disons pas aux strophes savantes et parfois un peu trop pompeuses de Jean-Baptiste Rousseau, non ! seulement aux brillants efforts de Le-franc de Pompignan ?

Au surplus, nous allons mettre nos lectrices en mesure de décider la question.

LE CHATELAIN DE COUCY.

« La plupart des anciennes chansons françaises, observe Roquefort avec une sévérité judicieuse, ne sont remplies que de lieux communs d'une fade galanterie, de tristes supplications adressées par les auteurs à leurs *dames* pour les attendre, de plaintes éternelles contre les médisants ; le début en est trivial, et on le prendrait pour une formule, tant il est fréquemment employé. En voici quelques exemples : *La verdure renaît ; le printemps revient ; le rossignol chante, je veux chanter aussi, etc.* »

C'est un peu la manière des troubadours du Midi ; et il est facile de la reconnaître après eux, notamment dans une chanson d'un trouvère du Nord, Maurice de Craon, dont nous allons citer quelques vers du premier couplet :

Al entrant del doux termine
Del temps nouvel,
Que naist la flour en l'espine,
Et li oïsel
Chantent parmi la gaudine (le bosquet)...

Parmi tous ces naïfs chansonniers du moyen âge, le premier qui mérite de fixer notre attention est le fameux châtelain de Coucy. Nous ne dirons rien des romanesques et tragiques aventures que lui a prêtées l'imagination de nos bons aïeux : c'est un drame scandaleux et atroce dont nous ne saurions, sous aucun prétexte, faire entrer l'analyse dans un travail où la morale et la littérature sont tenues de marcher toujours sur la même ligne.

Biau fut et courtois, nous apprend l'auteur du *Roman du Chastelain de Coucy* :

Onques Gauvain ne Lancelos
Ne tindrent d'armes plus grand los...
Guërres ne tournois, près ne loing,
Ne laissait jà pour nul besoing.

Il était grand clerc, et connaissait à fond toute la littérature de son temps, savoir : les histoires de la Bible et les romans de chevalerie, comme on peut s'en assurer en lisant ses chansons. Enfin, pour achever de le faire connaître, il était musicien habile, et vivait un peu avant saint Louis, entre les années 1187 et 1203, et peut-être 1221.

Les chansons qui nous restent de lui sont au nombre de vingt-quatre. Elles se font remarquer presque toutes par la grâce, la fraîcheur et la naïveté. Seulement, il y est toujours question des oiseaux qui chantent, des ruisseaux qui murmurent, des vergers qui fleuraissent au printemps, et de l'irrésistible désir qui entraîne alors le poète à célébrer les perfections de sa dame.

Il y a de la délicatesse et de la sensibilité dans les vers suivants :

L'an que rose, ne feuille
Ne fleur ne vois paroïr (paraître), (buisson)
Que n'oïs (que je n'entends) chanter par breuille
Oïsel n'au main n'au soir (ni au matin ni au soir),
Adonc florît mon cœur et mon vouloir
En bonne amour qui m'a en son pouvoir,
Dont jà ne quiers issir (ne veux sortir) ;
Et s'il est rien qui m'en puisse partir (séparer),
Je ne le veux savoir, ne Dieu le veuille !

Ailleurs, il obéit en ces termes à sa dame qui lui a commandé une chanson :

Belle dame me prie de chanter,
Si est bien droit que je face chanson ;
Je ne m'en sais, ne m'en puis destourner,
Car n'ai pouvoir de moi, se par li non (sinon par elle).
Elle a mon cœur, que jà n'en quiers oster,
Et sais de voir (de vrai) qu'il n'y trait se mal non
(qu'il n'en retire que du mal).
Que Dieu lui donne à droit port arriver,
Car il s'est mis en mer sans aviron !

Une autre fois, il s'écrie, sur un rythme joyeux et sautillant :

Quand le rossignol jolî
Chante sur la fleur d'esté,
Quand naist la rose et le lis,
Et la rousée au vert pré,
Plein de bonne volonté,
Chanterai com fin (loyal) ami...

Et il chante, en effet, le gentil trouvère ! Il chante, ou plutôt il gazouille comme un oiseau printanier, battant des ailes et prenant l'essor loin du nid.

Mais le gai soleil du renouveau ne sourit pas toujours à ses refrains heureux. Un nuage a passé là-haut, et voilà le ciel en deuil qui semble se couvrir d'un crêpe. Pauvre châtelain de Coucy ! sa dame vient de l'accueillir avec une froideur hautaine dont il cherche en vain à se rendre compte. Ah ! les présont beau reverdir, et les oisillons gazouiller sur la branche ; ce n'est plus le moment de chanter, c'est l'heure des soupirs et des larmes !

Quand li esté et la douce saison
Font feuille et fleur et les prés raverdir,
Et li doux chant des menus oisillons
Fait à plusieurs de joie souvenir,
Las ! chacun chante, et je pleur et soupire,
Et si n'est pas droiture ne raison ;
Car c'est adès toute m'entention (mon intention),
Dame, de vous honorer et servir.

Mais quel bonheur ! le temps vient de se remettre au beau. Plus de nuage au ciel ! plus de souci dans l'âme ! Le poète est rassuré, content, guéri de son angoisse de la veille. En vérité, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. C'est quelquefois heureux !

Au renouveau de la douceur d'esté
Qui reclaircit les eaux en la fontaine,
Et que sont verts bois et vergier et pré,
Et li rosier en mai florît et graine,
Lors chanterai : car trop m'aura grété
Ire et émoi qui m'est au cœur prochaine,
Et fin ami à tort achoisonné (accusé)
Est moult souvent de légier effrayé

Grâce à Dieu ! il n'a plus rien à craindre. Sa dame est plus aimable et plus fidèle que jamais. A cette douce pensée, son cœur se dilate, ses yeux rayonnent, son front pâle se relève ; et seul, lentement égaré dans la prairie, on l'entend murmurer avec une tendresse intime, une émotion pénétrante :

Commencement de douce saison belle

Que je vois revenir,

Remembrance (souvenir) d'amour qui me rappelle

Dont j'ai ne quiers partir, (chanter),

Et la mauvis (alouette) qui commence à tentir

Et li doux sons de ruisel sur gravelle (gravier)

Que je vois resclaircir,

Me fait ressouvenir

De là où tuit (tous) m'i bon désir

Sont et seront juseu'au mourir !

Tout à coup le chevalier tressaille ; un grand bruit de voix humaines se fait entendre. Il monte, il monte sans cesse, ce bruit confus et vivant, semblable au mugissement de la mer à mesure qu'on s'en approche davantage :

— Dieu le veut ! Dieu le veut ! En Orient ! à la croisade !

Adieu les tendres rêveries, les charmantes tris-tes-tes, les longues promenades au bord de l'eau parmi les peupliers et les saules ! Que le poète fasse place à l'homme, le trouvère au chrétien, le servent d'amour au servent du Christ ! Il faut partir, sous peine de passer pour félon et pour lâche ; il faut aller là-bas, là-bas, bien loin par delà les mers, combattre pour le triomphe de la croix et la délivrance du saint tombeau.

Je m'en vais, dame ! A Dieu le créateur

Vous recomande, en quel lieu que je soie :

Qui sait jamais si verrez mon retor ?

Aventure est que jamais vous revoie !...

Et plus loin :

Hélas, Amour ! com dure départie (séparation)

Me conviendra faire pour la meillor

Qui onques fust amée ne servie !

Dieu ne ramaint (m'attire) à lui par sa douçor,

Mais néanmoins je m'en pars à dolor.

Dieu ! qu'ai-je dit ? j'ai ne m'en pars-je mie ;

Si mon corps va servir Nostre-Seignor, gneurie).

Mon cuer remaint (reste) tout en votre baillie (sei-

C'en est fait ! Les pieux élans, les pensées reli-gieuses et sévères, doivent désormais remplir et pu-rifier son âme. Honni soit qui restera, quand tous les braves s'en vont où Dieu les attend !

Dieu est assis en son saint héritage...

Bien sont honnis tous ceux qui remanront (resteront),

Si n' les retient pauvreté ou malage (maladie) ;

Mais ceux qui riches, et sains, et forts seront,

Ne pourront pas demeurer sans hontage !

Voilà bien le baron du douzième et du treizième siècle, le compagnon d'armes de Philippe-Auguste ou de saint Louis ; mélange, inconnu de nos jours, d'héroïsme et de naïveté, de grandeur et d'enfan-

tillage, aujourd'hui fredonnant en l'honneur de sa dame l'éternel refrain d'une galanterie monotone... demain courant sus aux infidèles avec un cri sau-vage. Rossignol ici, faucon là-bas !

QUESNES DE BÉTHUNE ET HUES D'OISY.

Il serait aussi difficile d'énumérer au juste les pièces légères, les chants lyriques de toute espèce, qui remplissent les manuscrits du douzième et du treizième siècle, que de calculer, suivant une expres-sion virgilienne, le nombre des grains de sable sou-lévés par le vent sur les côtes de l'Afrique. On a fait à cet égard une remarque assez curieuse : c'est qu'une foule de nobles, de chevaliers, de comtes ou de prin-ces, sont les auteurs de la plupart des chansons de cette époque qui nous sont parvenues, mais que pas un seul n'a composé d'ouvrage de longue haleine, dans le genre épique et narratif. Il ne faut pas trop s'en étonner : dans aucun temps, dans aucun pays, les vastes compositions poétiques ne peuvent être l'ou-vrage de ces hommes qu'absorbent leurs affaires ou leurs plaisirs. Ni Homère, ni Virgile, ni le Tasse, ni Milton, n'étaient d'opulents gentilshommes.

Nous réunissons ici dans une même notice deux de ces poètes de race, Quesnes de Béthune et Hues d'Os-y. Le premier naquit, vers le milieu du douzième siècle, d'une famille déjà illustre, et mourut selon toute ap-parence, avant 1224, comme l'indiquent ces deux vers du chroniqueur Philippe Mouskes :

La terre fut pire en cest an (1224),

Car li vieux Quesnes était mort.

Un des plus grands ministres qu'ait eus la France, Sully, se fait honneur, dans ses *Mémoires*, de des-cendre du vaillant Quesnes, qui, en effet, paraît s'être illustré plus encore par son courage que par ses vers. Deux fois, il fit le voyage de la Terre-Sainte, et, en 1204, arbora l'un des premiers l'étendard de la croix sur les murs de Constantinople.

Le reste du temps, on le rencontre sans cesse, soit à la cour de Philippe-Auguste, soit à celle du comte de Champagne. La veuve de Louis le Jeune, la reine Alix, voulut un jour entendre le noble trouvère ; mais elle trouva que les vers de Quesnes se sentaient trop du langage artésien, et que rien n'y rappelait la grâce et la pureté du dialecte de l'Île-de-France.

Blessé au vif dans son amour-propre de poète et d'enfant de l'Artois, le sire de Béthune essaya de se venger par des couplets satiriques dont voici un échan-tillon :

La roïne Alix ne fut guère courtoise,

Qui me reprit, elle et ses lieus li rois (et son fils le roi) ;

Encoir ne soit ma parole française,

Si la peut-on bien entendre en français ;

Et cils ne sont bien appris ni courtois,

Qui m'ont repris quand j'ai dit mot d'Artois,

Car je ne fus pas nourri à Pontoise.

On voit par là, — et c'est une remarque importante à faire, — que, dès le douzième siècle, l'idiome de

L'Ile-de-France était seul reconnu comme bon langage français, et que tous les autres dialectes étaient réputés jargons. Bon gré mal gré, la province payait déjà son tribut au minotaure de la centralisation parisienne.

Quesnes de Béthune fit partie de la brillante et inutile croisade organisée de concert par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. L'union de ces deux princes fut de courte durée. Philippe, malade de la fièvre et plus encore de sa jalousie contre Richard, s'empessa de revenir en France avec la plupart des chevaliers qui l'avaient suivi. Quesnes de Béthune était du nombre. Partout, on fut indigné de ce retour si prompt; on accusa les transfuges d'abandonner lâchement la cause de Dieu. A cette occasion, messire Hues d'Oisy, qui avait été le maître de Quesnes dans le grand art de rimer, composa contre son disciple une chanson satirique où le roi Philippe avait aussi sa bonne part. Les deux couplets suivants suffiront à donner une idée de cette pièce de circonstance :

Mangré tous saints et mangré Dieu aussi,
Revient Quesnes, et mal soit-il venant!
Honni soit-il, lui et son prêcheement,
Et honni soit qui de lui ne dit : Fi!
Quand Dieu verra que son besoin est grand,
Il lui faudra, car il lui a failli.

Ne chantez plus, Quesnes, je vous en pri:
Vos chanson n'a plus rien d'avenant:
Vous mènerez honteuse vie ici,
Ne voulûtes pour Dieu mourir joyant (joyeux).
Chacun vous compte avec les recreants (apostats),
Et remanrez, avec vo roi, failli
Jà Seigneur Dieu, qui sur tous est puissant,
Du roi avant et de vous n'ait merci!

Quesnes de Béthune ne tarda pas à prouver combien peu il méritait ces sanglants reproches. Il repartit pour la Terre-Sainte, et, comme nous avons eu occasion de le dire plus haut, se signala de la manière la plus brillante dans la croisade de 1204.

AUDEFRY-LE-BASTARD.

On a de ce trouvère, contemporain de Quesnes de Béthune, des espèces de romances; en d'autres termes, de petits poèmes divisés par stances régulières, et contenant le récit d'une aventure sentimentale, souvent même tragique. C'est un peu le genre des ballades allemandes ou écossaises; et, sous ce rapport, Audefroy nous semble occuper une place vraiment à part dans notre vieille littérature.

La première de ces romances, composée de quatorze couplets de cinq vers, avec un refrain après chaque couplet, est intitulée : *Belle Isabeau*. C'est une des meilleures, de l'avis même de Raynouard, qui ne se hasarde pas fréquemment à louer les productions de nos anciens trouvères.

En voici l'analyse, accompagnée de quelques citations :

Belle Isabeau, courtoise et bien apprise,
Aima Gérard; lui elle, en même guise.

Malheureusement, les parents de *belle Isabeau* la marient contre son gré à un riche vavasseur, et, fidèle à ses devoirs, elle conjure son ami de l'abandonner :

« Ami Gérard, faites ma commandise,
R'allez-vous-en, si ferez grand'franchise...
Je vous commande au Créateur... »

Gérard, dans son désespoir, prend le parti de se croiser pour la Terre-Sainte. Avant de s'éloigner pour toujours, il veut voir encore une fois sa chère Isabeau, se rend chez elle et la trouve dans son verger, occupée à se faire un bouquet de fleurs :

La dame était par la verdour,
En un vergier cueillant la flour.

Mais laissons le poète terminer seul son récit. On appréciera mieux, de cette manière, la piquante naïveté de son vieux style :

« Dame, pour Dieu! fait Gérard sans feintise,
» D'outremer ai pour vous la voie emprise. »
Elle l'entend, mieux voudrait être occise;
Et tant larmoise par douçour,
Qu'elle chait (tombe) là sur l'herbour.

Son mari voit la folour entreprise;
Pour voir (pour vrai) cuida la dame morte gise...
..... Tant se hait et desprise
Qu'il perd sa force et sa vigour,
Et meurt de deuil en tel erreur.

De pâmison liève, par tel devise
Qu'elle fit faire au mort tout son servise.
Le deuil passé, Gérard par Sainte-Eglise
A fait de sa dame s'oissour (1) (sa femme),
Ce témoignent li ancissour (les ancêtres, les anciens),

C'est dans cette manière que sont composées les autres romances d'Audefroy-le-Bastard : *Belle Idoine*, *Argentine*, *belle Emmelos*, *Béatrix*, etc. Toutes nous offrent de l'intérêt, du pathétique, et même très-peu de mauvais goût. Audefroy-le-Bastard est peut-être le meilleur de nos anciens chansonniers.

THIBAUT DE CHAMPAGNE OU DE NAVARRE.

Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, naquit, en 1204, de Thibaut, troisième du nom, et de Blanche, fille de Sanche-le-Sage, roi de Navarre. En 1234, par la mort de son oncle maternel, Sanche-le-Fort, il hérita du royaume de Navarre, et sut le gouverner toujours avec une sagesse qui aurait dû lui mériter le même surnom qu'à son beau-père. On voit, par ses chansons, qu'il fit un voyage d'outremer. Il mourut à Pampelune, au mois de juin 1253.

La poésie de Thibaut est, pour ainsi dire, le trait-d'union littéraire du Nord et du Midi de la France, de la langue d'oïl et de la langue d'oc. Elle a, comme lui, un pied en Navarre et l'autre en Champagne;

(1) Du latin *uxor*.

elle traduit, en quelque sorte, dans le rude idiome des trouvères, amolli, *civilisé* par ses soins, les rythmes élégants et sonores, les fantaisies plus musicales que poétiques des troubadours méridionaux.

Ouvrons, à présent, le recueil des chansons du roi de Navarre, et puissions-nous y glaner avec bonheur !

Sa plus grande joie, nous apprend-il tout d'abord, est de penser à sa dame, de la contempler, malgré l'absence, avec les yeux du cœur. L'expression est de lui, comme vous allez voir :

Douce dame, tout autre pensement,
Quand pense à vous, oublie en mon courage ;
Dès que vous vis des yeux premièrement,
Jamais Amour de moi ne fut sauvage :
Ainçois (au contraire) m'a plus travaillé que devant.
Pour ce, vois bien que guérison m'attend
Qui m'assoage (soulage),
Fors seul de vous mirer (regarder)
Des yeux du cœur en penser.

S'il chante, c'est pour dissiper son ennui. Jason lui-même n'a pas tant souffert à la recherche de la toison d'or :

Pour conforter ma pesance (l'ennui qui me pèse)
Fais un son ;
Bon sera, s'il m'en avance :
Car Jason,
Cil qui conquist la toison,
N'eut si grève pénitence !

A tout, en ce monde, il préfère un regard de sa dame :

Madame a tell' connaissance,
Tell' raison,
Que j'y ai mis ma fiance...
Mieux aim' que nul autre don
Un regard qu'elle me lance.

Se rappeler sa douce image, prononcer son nom, c'est bien plus pour lui que de posséder même le royaume de France. Et pourtant, on a dit que c'était le plus beau de tous, après le royaume des cieux !

Mieux aime sa remembrance,
Son doux nom,
Que le royaume de France,
Mort-Mahom !

Mort-Mahom ! Traduisez : *Par la mort de Mahomet !* Mahomet était la bête noire de nos pieux ancêtres, et le juron ci-dessus revient fréquemment sous la plume des auteurs du moyen âge.

L'ingratitude de celle qu'il aime ferait mourir Thibaut ; mais l'espérance que tant de rigueurs finiront peut-être un jour, le soutient au milieu de ses pénibles épreuves :

Garir me faut, ou mourir.....
Et ce mien mal dont je n'ose me plaindre,
Est au-dessus de toute poesté (1) (puissance).
Mourir en veuil ; mais quand me vient devant

L'espérance de la grand'joie atteindre,
Lors me conforte.

Il faut absolument qu'il fasse encore une chanson pour se consoler, — ce qui ne veut pas dire que cette *unique* chanson ne sera point suivie de plusieurs autres, de beaucoup d'autres. On sait ce que c'est qu'une promesse de poète ! — Lorsqu'il ne chante point, en effet, les innombrables chagrins que sa dame lui cause le forcent incontinent de répandre des larmes... et mieux vaut chanter que pleurer, la chose est évidente :

Une chanson encor veuil
Faire, pour moi conforter ;
Pour celle dont je me deuil
Veuil mon chant renouveler.
Pour ce, ai talent (envie) de chanter ;
Car quand je ne chant', mi œil
Tournent souvent en plorer.

Simple et franche sans orgueil
Cuidai (je pensai) ma dame trouver ;
Moult me fut de bel accueil,
Mais ce fut pour moi grever (peiner).
Si (tellement) sont à li mi penser,
Que la nuit, dans mon sommeil,
Va mon cœur merci crier.

En dormant et en veillant,
Est mon cœur tojors à li ;
Et li prie doucement,
Comme à sa dame, merci...

Hélas ! s'il ne li sovient
De moi, mort suis sans faillir...

Chanson, dis-lui sans mentir
Qu'un regard le cœur me tient,
Que lui vis faire au partir.

Deux ou trois pages plus loin, Thibaut veut imiter le rossignol et mourir en chantant. On prétendait autrefois qu'un rossignol, dont un habile musicien parvenait à imiter les modulations, s'animait si fort pour soutenir cette lutte musicale, qu'il finissait par se rompre un vaisseau et tomber mort aux pieds de son vainqueur.

Le rossignol chante tant,
Que mort chet (il tombe) de l'arbre jus (en bas) ;
Si belle morte ne vit nus (nul, personne),
Tant douce ne si plaisant.
Ainsi je meurs, en chantant à haut cri ;
Et si ne puis de ma dame estre oui,
N'elle de moi pitie avoir ne daigne.

Rien ne pourra lui faire oublier celle qui le retient sous sa loi. Un cœur qui s'humilie doit enfin trouver grâce :

Pour mal (mauvais) temps, ne pour gelée,
Ne pour froide matinée,
Ne pour nulle autre rien (1) (chose) née,
Ne partirai (n'ôterai) ma pensée
D'amor que j'ai ;
Car trop l'ai amée
D'un cœur vrai !

(1) Du latin *potestas*.

(1) Du latin *res*.

Dame, en la vostre baillie

Ai mis mon cœur et ma vie :

Pour Dieu ! ne m'oubliez mie ;

Là où fin-cœur s'amolie ;

Doit-on trouver

Merci et aïe (aide),

Pour conforter.

Et le disciple des troubadours continue d'arranger de la sorte, un jour l'un, un jour l'autre, ses interminables *bouquets à Chloris* ; il se laisse doucement aller au courant de cette poésie mièvre et facile. Mais patience ! A l'exemple de son devancier, le châtelain de Coucy, Thibaut ne tardera pas à entonner des refrains plus sévères. Lui aussi, la croisade l'appelle ; lui aussi veut aller délivrer la Terre-Sainte, le pays du Seigneur.

Arrière, désormais, les chansons efféminées, les fades roucoulements de la galanterie ! *Canto l'armi pietose*... Il s'agit maintenant de chanter les armes pieuses :

Seigneurs, sachiez qu'or (à présent) ne s'en ira

En celle terre où Dieu fu mors et vis (vivant),

Et qui la croix d'outremer ne prendra,

A peine mais (à peine un jour) ira en paradis.

Qui a en soi pitié et ræmembrance

Du haut Seigneur, doit querre sa vengeance

Et délivrer sa terre et son pays.

Tous li mauvais demorront par déch,

Qui n'aiment Dieu, bien, ne honneur, ne prix ;

Et chacun dit : « Ma femme qui fera ? amis. »

Je ne lairrais (laisserais) à nul fuer (à aucun prix) mes

Cils (ceux-là) sont assis en trop folle attendance,

Qu'il (car il) n'est ami que celui, sans doutance,

Qui pour nous fut en la vraie croix mis.

Or s'en ira tout vaillant bacheler (jeune écuyer)

Qui aime Dieu et l'honneur de cest mont (de ce monde),

Qui sagement prétend vers Dieu aller ;

Et li morveux, li cendreux (1) demourront.

Aveugle est-il, et je n'en doute mie,

Qui Dieu ne veut secourir en sa vie,

Et pour si peu perd la gloire del mont (du monde).

Dieu se laissa pour nous en croix peiner,

Et nous dira au jour où tous viendront :

« Vous qui ma croix m'aidâtes à porter,

» Vous en irez là où les Anges sont ;

» Là me verrez, et ma Mère Marie.

» Et vous par qui je n'eus onques aïe (aide),

» Descendez tous en enfer le parfond (profond) ! »

Mettez à part les rudesses de ce vieux style, — que cependant nous avons rajeuni autant que possible, afin de le rendre plus clair et plus abordable ; — n'est-il pas vrai qu'on sent courir dans ces strophes du roi de Navarre, un souffle d'enthousiasme religieux et guerrier qui nous enlève, qui nous transporte malgré nous en plein moyen âge, en pleine féodalité du treizième siècle ? Cette prosopopée hardie où Dieu nous apparaît, opérant de sa grande voix le discernement des bons et des mauvais (pour parler comme Thibaut), envoyant les uns du côté des anges, et, d'un seul mot plongeant les autres dans les incom-

menstrables profondeurs de l'enfer, ne rappelle-t-elle pas, sans trop de désavantage, la célèbre apostrophe de Massillon, dans le *Sermon sur le petit nombre des élus* ?

La pièce du roi de Navarre que nous avons citée tout à l'heure, inaugure, dans le recueil de ses poésies, une seconde série qui nous semble trancher vigoureusement avec la première. La voix du chanteur s'élève, son inspiration s'agrandit et s'épure, son style s'empreint d'une gravité, d'une solennité que rien, jusqu'à présent, ne pouvait nous faire prévoir. Soutenu, fortifié, transfiguré en quelque sorte par la pensée religieuse qui maintenant le domine et l'exalte, Thibaut n'est plus le faiseur de petits vers que nous avons vu coquettement à l'œuvre, rivalisant de souplesse de gosier avec le rossignol, son confrère des bois. C'est un véritable Tyrtée féodal, et parfois il chante comme saint Bernard lui-même à dû prêcher.

Écoutons-le, par exemple, déclamer contre la corruption de son siècle, en imitant, à son insu peut-être, les *servantes* satiriques des poètes provençaux. A quoi bon, dit-il, aller au secours de la Terre-Sainte, si les hommes ne se corrigent pas ? Des mains impures ne sont pas dignes de s'armer pour la défense du Christ ; et, certes ! il vaut encore mieux demeurer dans son pays, que de faire un voyage dont, à coup sûr, Dieu ne peut savoir gré aux profanes qui l'entreprennent.

Au temps plein de félonie,

D'envie et de trahison,

De tort et de mespison,

Sans bien et sans courtoisie,

Qu'entre nous barons faisons

Tout le siècle empirer,

Que je vois escumenier (excommunier)

Ceux qui plus offrent raison,

Lors veul dire une chanson,

Arrêtons-nous un instant, pour une remarque historique. On peut croire que Thibaut parle ici de l'excommunication lancée par le pape Grégoire IX contre l'empereur Frédéric II, dit *Barberousse*. Personne n'ignore que le départ des croisés en fut interrompu, et l'on comprend alors la mauvaise humeur du roi de Navarre.

Cela dit, nous reprenons notre citation où nous l'avons laissée :

Li royaume de Surie (Syrie)

Nous dit et crie à haut ton,

Si nous ne nous amendon,

Pour Dieu ! que n'y allions mie ;

Nous n'y ferions se mal non (que du mal).

Dieu aime fin cœur droiturier,

De telle gent se veut aidier ;

Cils essauceron (relèveront) son nom

Et conquerront sa maison.

Encor vault mieux toute voie

Demorer en son pays,

Que d'aller pauvres chétifs

Où n'y a solas (amusement) ne joie.

... On doit paradis

Conquerre par mal avoir (à force de souffrances) ;

Car vous n'y trouverez (1) voir (vraiment)

(1) Les lâches, ceux qui aiment à garder la cendre, le coin du feu. Le mot est d'une énergie vraiment pittoresque.

(1) Dans la croisade, et non au paradis. La langue de Thibaut n'est pas toujours parfaitement claire ; mais on voit bien qu'il n'a pas voulu confondre ici le moyen avec le but.

Bien estre, ne jeu, ne ris
Qu'ailleurs vous ayez appris.

Thibaut revient, à quelques pages de là, sur la personnalité de son époque (chanson LXI). Personne, s'écrit-il avec douleur, ne pense à faire ce qu'il doit. Les bons sont méprisés et rejetés comme *deniers faux*. En vérité, les hommes périraient si là-haut la sainte Vierge n'intercédaient pour eux :

De grand travail et de petit exploit
Vois (1) ce siècle cargé et encombré ;
Car tant sommes remplis de maleurté (méchanceté),
Que nul ne pense à faire ce qu'il doit.
Ains avons si (tellement) le Diable trouvé,
Qu'à lui servir chacun peine et essaie ;
Et Dieu, qui eut pour nous cruelle plaie,
Mettons arriere, et sa grand' dignité :
Moult est hardi, qui pour mort ne s'esmaie (s'émeut).

Dieu, qui tout voit, et tout peut, et tout sait,
Nous aurait tôt en *entre-deux* (dans l'abîme) jetés,
Se la Dame (la Vierge) pleine de grand' bonté
Par devers lui pour nous ne le priaît.
Si très-doux mot, plaisant et sayouré,
Le grand courroux du grand Seigneur apaise (apaise),
Moult paraît fol qui autre amour essaie.
En cestui n'a barat (tromperie) ne fausseté,
Es autres n'a ne merci ne manaie (retour).

Ces deux derniers vers sont à remarquer, en ce qu'ils nous montrent Thibaut complètement revenu des terrestres illusions qui, un instant, avaient séduit son cœur. On croirait entendre le pieux auteur de l'*Imitation* :

« C'est une vanité que d'aimer ce qui passe avec une extrême vitesse, et de ne pas courir vers le lieu où une joie éternelle nous attend... Travaillez donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour l'attacher aux invisibles... L'amour de la créature est trompeur et changeant; l'amour de Dieu, persévérant et fidèle. »

Revenons au roi de Navarre et laissons-lui encore la parole :

La souris quiert pour son corps garantir
Contre l'hiver et la neige tombant ;
Et nous, chétifs, nous n'allons rien quérant,
Quand nous mourrons, où nous puissions garir :
Nous ne cherchons rien qu'enferle *puant*.
Or, esgardez comme beste sauvage
Pourroit de loin encontre son dommage ;
Et nous n'avons ne sens, ne hardement...
Il m'est avis que pleins sommes de rage !

Li Diable a jeté pour nous ravir
Trois hameçons *aschiés* (enveloppés) de torment :
Convoitise lance premièrement,
Et puis Orgueil pour sa grand' *roie* (2) (filet) emplier ;
Félonie va le batel trainant...
Ainsi peschant s'en viennent au rivage...
Les pruchommes (hommes de bien) doit-on tenir moult
[chiers,
Là où ils sont, les servir et amer ;
Mais à peines en peut-on nul trouver,

Car ils sont mais (désormais) comme li faux deniers
Qui ne peuvent el (au) trébuchet entrer :
Ains les jette-on sans coing et sans balance...

Ailleurs, Thibaut cherche à nous donner une idée de la bonté de Dieu, et pour cela, il a recours au fameux symbole du pélican :

Dieu est ainsî comme li pélican
Qui fait son nid au plus haut arbre sus ;
Et li mauvais oiseau qui vient de jus (d'en bas),
Ses oisillons occist, tant est *puant* (détestable) !
Li père vient, *destroit* (1) et angoisseux,
Du bec s'occist, de son sang dolereux
Vivre refait tantôt ses oisillons.
Dieu fit *autel* (2) (de même) quand vint sa Passion :
De son doux sang racheta ses enfants
Du Diable, qui tant paraît puissant !

Cette allégorie du pélican nécessite un petit commentaire, pour plus de clarté. Les anciens croyaient que les petits de cet oiseau battaient leur mère à coups d'ailes. Celle-ci, courroucée, les tuait. Puis, désespérée de leur mort, elle gémissait pendant trois jours, au bout desquels elle s'ouvrait le flanc à l'aide de son bec, et faisait revivre ses petits sous la rosée de son sang.

Notre poète, — c'est une justice à lui rendre, — donne plus haut une raison moins forcée de la mort des petits du pélican, en l'attribuant à un oiseau de proie.

Terminons ici l'article du roi de Navarre. Nous avons cru devoir insister sur ce noble chanteur, à la fois trouvère et troubadour, homme du Nord et homme du Midi : c'est une physionomie littéraire qui, à vrai dire, en valait bien la peine. Généralement, ses petits refrains d'amour nous paraissent peu remarquables; le châtelain de Coucy les avait déjà fredonnés presque tous, et beaucoup mieux, à notre avis. Mais où Thibaut est vraiment supérieur à son rival, et même à la plupart de ses confrères de l'époque, c'est, comme nous l'avons fait remarquer, dans la partie religieuse et guerrière de son œuvre. Cette vieille langue du treizième siècle, si rude encore, si grossière, si pauvre, trouve tout à coup, au service des grandes idées, des généreux sentiments qu'elle doit rendre à l'improvisiste, une foule de mots hardis, d'expressions originales. Sa naïveté même semble lui donner plus de confiance et d'aplomb; elle n'en arrive que mieux à l'héroïsme.

Malheureusement, les pieuses tyrtéennes du roi de Navarre composent une bien petite minorité dans les soixante-six chansons que sa muse a produites; et Dieu sait le nombre de pages qu'il faut parcourir en pure perte, avant d'arriver aux citations plus ou moins heureuses que nous avons essayé de faire! Soyons juste cependant : cette remarque ne s'applique pas seulement à Thibaut, mais à tous les poètes du moyen âge dont nous avons déjà parlé et dont nous parlerons encore; à ceux même du seizième siècle qui, plus tard, feront aussi l'objet de nos études, et entreront dans notre *Chronique* littéraire, quand le moment en sera venu. L'équilibre constant, l'accord parfait de l'imagination et du goût, de la faculté qui

(1) *Sous-entendre* Je.

(2) Du latin *rete*.

(1) Du latin *strictus*, serré. Ajoutez par la douleur.

(2) Abrégé de *autretel*. Comparez avec l'italien *altretanto*.

invente et de celle qui dispose, cet équilibre, cet accord, condition indispensable à toute littérature qui veut vivre, n'est pas le produit d'un jour ni même d'un siècle, le résultat de quelques tentatives partielles et isolées. C'est l'œuvre lente du temps, qui, dans ce cas-là, ne se presse jamais beaucoup, contre sa coutume; c'est l'effet d'une réunion de circonstances, d'un concours de précédents heureux qu'une nation peut attendre longtemps, bien longtemps, quel-

quefois même toujours. Mais quand la *conjonction* (pour parler comme autrefois parlaient les astrologues), oui, quand la *conjonction* de ces deux astres si rares vient enfin à s'opérer chez un peuple, alors, alors... on a, par exemple, quelque chose qui s'appelle le *Siècle de Louis XIV*;—et avant ou après... rien; ou rien du moins qui puisse soutenir la comparaison. Il y a des miracles qui ne s'accomplissent qu'une fois.

JOSEPH BOULMIER.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. ROSELLY DE LORGUES (1).

(Deuxième article.)

Nous reprenons la narration des voyages de l'illustre Génois; M. Roselly l'a puisée dans les journaux de bord, les lettres écrites de la propre main de l'amiral, et dans son histoire, écrite par son fils Fernand Colomb.

« Le vendredi, 3 août 1492, après avoir commandé au nom de Jésus-Christ de déployer les voiles, Christophe Colomb entra dans sa cabine, et, prenant la plume, commença son journal de bord, également au nom de Notre-Seigneur-Jésus-Christ : *In nomine Domini Nostri Jesu-Christi*. Sa traversée jusqu'aux îles Canaries fut favorable, mais là finissait la science des plus habiles marins; on allait entrer dans les régions de l'inconnu. Tandis que le cœur de Colomb palpait d'une noble joie en s'élançant sur une route que nul homme n'avait parcourue, l'équipage, après avoir vu disparaître les dernières cimes de l'île de Fer, commença à se lamenter. Les matelots se désolaient, désespérant de jamais revoir la patrie; l'amiral les rassurait; il les ranima un peu... Cependant, à mesure que l'on marchait vers l'ouest, commençait à se faire sentir une notable différence dans l'éclat du jour, l'effet des lointains, la teinte des eaux. Les cieux aussi paraissaient changer. Les constellations familières aux marins semblaient s'éloigner, s'abaisser à l'horizon et disparaître. Même la régularité de la boussole fit exception à ses invariables lois... Le 17 septembre, ils atteignaient déjà ces parages où l'influence tropicale se fait délicieusement sentir. « On éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, dit Las-Casas, il n'y manquait que le chant des rossi-

gnols. Le temps était là comme au mois d'avril en Andalousie... Colomb remarquait un changement extraordinaire dans le mouvement des corps célestes, dans la température de l'air et dans l'état de la mer. — « Le 19 septembre il s'éleva des brumes sans vent, ce qui était pour Colomb un signe certain de la proximité de la terre. Il était convaincu du voisinage des îles. Le vendredi, dès le point du jour, des signes favorables apparurent à l'ouest. Un alcatraz passa près du navire. Une baleine vint s'ébattre à la surface des flots. Les algues, les goémons, les raisins des tropiques s'élevaient avec une telle abondance que la mer en semblait figée. On était arrivé à ces parages, depuis lors désignés sous le nom de *mer d'herbes*, dont l'étendue occupe une superficie sept fois égale à celle de la France.

» L'aspect de cette verdure qui d'abord récréait les yeux et souriait aux espérances des matelots, car elle paraissait indiquer l'approche des terres, devenait par son immensité une sérieuse alarme. Ils se croyaient parvenus à ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de bornes au monde et de tombeau à la curiosité qui les affrontait... Il semblait que ces parages eussent été marqués pour dernier terme à la navigation; que ces herbes s'épaississant de plus en plus, une fois les caravelles complètement engagées dans les inflexions de leurs mobiles forêts, le retour deviendrait impossible. Une autre cause d'inquiétude, non moins incessante, travaillait les trois équipages. Plus on avançait, plus le vent, d'une extrême douceur, semblait pousser régulièrement vers l'ouest. Or, jamais dans les mers connues, il n'y avait eu exemple d'une telle fixité d'impulsion. Ils s'imaginaient que cette constance de direction, si favorable pour les porter vers ces terres incertaines de l'occident, serait un obstacle invincible à leur retour, et qu'ils resteraient à jamais éloignés de la patrie. »

Jusqu'au 12 octobre, on navigua sur une mer toujours belle, sous un ciel serein, mais sans voir la terre dont le voisinage semblait cependant bien proche. L'équipage, déçu tant de fois dans ses espérances, tombait dans le dernier découragement, on s'exhortait mutuellement à la révolte et à la résistance; les matelots et même les officiers se montraient l'un à l'autre avec défiance ce Génois, qui avait résolu, disaient-ils, de risquer leur vie avec la sienne,

(1) Voir le numéro de Janvier.

afin de se faire grand seigneur à leurs dépens. Les vieux marins jugeaient que la persistance de l'amiral à s'enfoncer dans l'ouest, était une folie : ils rappelaient les tristes pressentiments de leur famille, l'effroi de Palos tout entier, l'opposition qu'avaient fait les cosmographes espagnols au projet de cet étranger. Au milieu des équipages révoltés, Colomb était seul contre tous, mais sa grande âme suffit à cette tâche. S'armant à la fois de la force de sa volonté et de la supériorité de son génie, il déclara aux marins mutinés, que leurs plaintes ne serviraient à rien : qu'il était parti pour se rendre aux Indes, et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât par l'assistance de Notre-Seigneur.

Comment cette exaspération des esprits, cette animosité accrue par le farouche instinct de la conservation, tomba-t-elle soudain devant un étranger, isolé et maudit, dont on n'écoutait plus les paroles, dont on avait méconnu l'autorité, et qui invoquait en vain le nom des rois? Voilà ce qu'aucun marin, aucun philosophe, aucun homme, pas même Colomb, ne pourrait expliquer humainement : aussi n'attribuait-il pas ce triomphe à la supériorité de son maintien devant la révolte; il remontait plus haut, et il reconnaissait que « lorsque ses matelots et son équipage étaient résolus d'un commun accord à s'en retourner et se révoltaient contre lui, s'oubliant jusqu'aux menaces, le Dieu éternel lui avait donné la force dont il avait besoin et l'avait soutenu seul contre tous. »

Cette révolte déchaînée sous les voiles de la nuit fut dissipée avant les ombres.

« Le vendredi, 12 octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, on vit se dégager des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une terre efflorescente, dont les bocages, colorés des premiers feux du soleil, exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux par leurs riantes perspectives. En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon, au milieu des clairières reluisait l'eau pure d'un lac. Les ondulations du terrain recouvert d'une vigoureuse végétation encadraient une plage spacieuse vers laquelle on se dirigeait.

Dès que les ancres eurent mordu, tout pénétré de recueillement, revêtu du costume de ses dignités, un manteau écarlate flottant sur ses épaules, et tenant déployée l'image de Notre-Seigneur-Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb descendit dans la chaloupe, suivi de son état-major... A peine touchait-il cette terre nouvelle qu'il y planta l'étendard de la croix, et ne pouvant contenir sa reconnaissance, il se prosterna avec adoration devant l'auteur suprême de la découverte. Par trois fois inclinant son front, il baisa, en l'arrosant de larmes, ce sol inconnu où l'avait conduit la divine bonté... il imposa à cette île le nom de Saint-Sauveur (San-Salvador)...

« Pendant que le notaire royal, Rodrigo d'Escovedo, entouré des officiers de la flotte, rédigeait sur son genou le procès-verbal de la prise de possession, les habitants de l'île, qui jusqu'alors s'étaient tenus cachés derrière le feuillage, peu à peu se risquèrent hors de leur retraite. Rassurés par l'expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, que sa haute stature, son riche costume, l'éclat de ses armes et la déférence de son entourage leur désignaient comme le chef de ces

êtres mystérieux, ils s'avancèrent à petits pas, les uns après les autres; puis osèrent s'approcher avec tremblement et se prosterner devant ces visiteurs étranges. Ils s'enhardirent successivement jusqu'à les toucher pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve; palpant leurs vêtements, leurs jambes; s'étonnant surtout de leur barbe : à l'exemple de l'amiral, les Espagnols accueillirent avec une bonté souriante les naïfs enfants des îles, et se prêtèrent complaisamment à leur examen.

» Le lendemain, au point du jour, un grand nombre de naturels accoururent dans des pirogues faites d'une seule pièce, creusées en un tronc d'arbre et d'un travail admirable, si l'on songe à leur ignorance du fer. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des javalots, des perroquets apprivoisés, pour faire un commerce d'échange. Tout ce qui venait de ces merveilleux étrangers leur semblait précieux : même des morceaux d'écuelles et de verre cassé. Ils donnaient jusqu'à trente livres de coton filé, pour une blanche de Castille (environ deux liards). Mais l'amiral, ne voulant pas qu'on abusât de leur simplicité, défendit ces échanges disproportionnés... De toutes parts, les peuplades informées de leur arrivée, accouraient vers eux, leur apportant de l'eau fraîche, des aliments et rendant grâce à Dieu de cette étonnante visite. Les insulaires s'interpellaient l'un l'autre et stimulaient à grands cris leurs parents qui étaient encore dans les cases. Ils leur disaient : Venez voir les hommes descendus du ciel, apportez-leur à boire et à manger; et aussitôt hommes et femmes accouraient apportant tous quelque chose. Ils bénissaient Dieu à leur manière, se jetant à terre et levant les mains au ciel...

Colomb ne s'arrêta pas à San-Salvador : il remit à la voile et navigua au milieu d'un archipel aux contours enchantés. A mesure qu'il avançait, surgissait des flots la riche verdure d'îles nombreuses, qu'on voyait poindre à toutes les lignes de l'horizon. L'œil ne pouvait les compter. Colomb en visita trois qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception*, *l'Isabelle* et *la Fernandine*. Partout il trouva une terre féconde, riante et pittoresque; en traversant la fraîche profondeur de ces bois, les brises en emportaient des parfums étranges, qu'elles dissipaient dans leurs jeux sur les flots. « Mes yeux, dit Colomb, ne pouvaient se lasser de regarder une verdure si belle et si différente du feuillage de nos arbres : les fleurs de la plage nous envoyaient une odeur si agréable et si embaumée que c'était la chose la plus suave pour l'odorat. » A tout moment, des vols bruyants de perroquets, en passant d'une forêt à l'autre, obscurcissaient le soleil, tant leurs troupes étaient nombreuses. Les chants et les brillants plumages d'une foule d'oiseaux inconnus en Europe, la pureté de l'air embaumé, le frappaient de surprise. L'île de Cuba, qu'il découvrit à son tour, le remplit d'admiration : il l'appelle « la plus belle terre qu'aient vu les yeux de l'homme. » Partout il fut reçu avec joie et empressement par les confiants insulaires qui ne se doutaient pas que l'or qu'ils portaient au col, aux bras, dont ils se faisaient un jouet, deviendrait la cause de leur ruine. Déjà il n'excitait que trop l'attention cupide des Espagnols. Seul peut-être, Colomb voyait les habitants de ces îles avec des yeux d'ami et de père, et ne concevait d'autre désir que de les attirer à la foi chrétienne, par la bienveillance et la douceur.

Pendant trois mois entiers, il visita ces archipels, nommés depuis les îles Lucayes, il parcourut l'île d'Hispaniola, ou Saint-Dominique; il se fit aimer de ces populations timides, il lia amitié avec les caciques, il leur apprit à désirer son retour, et dans le mois de janvier 1493, il mit à la voile pour l'Espagne, en emportant les produits de ces terres nouvelles, et en emmenant sept insulaires qui s'étaient attachés à lui. Il essuya une terrible tempête, pendant laquelle il traça à la hâte sur un parchemin l'histoire de sa découverte, enveloppa cet écrit dans une autre feuille adressée à la reine de Castille et l'enferma dans un gâteau de cire qu'il jeta à la mer. Mais Dieu lui réservait la souveraine consolation d'annoncer lui-même à Isabelle et à l'Espagne qu'il venait de les doter d'un nouveau monde.

Quand, après une traversée terrible, les caravelles arrivèrent en vue de Palos, la surprise et l'allégresse publique éclatèrent de la manière la plus touchante. On reçut Colomb avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à un roi; on ne pouvait pas se lasser de regarder ces hommes qui revenaient d'au delà de la mer ténébreuse, qui avaient vu ce que les autres hommes n'avaient ni vu, ni pressenti; qui avaient affronté tant de dangers et assisté à de si grands spectacles. Toute l'Espagne était émue, et les rois attendaient à leur tour celui dont le génie leur avait donné un empire sans qu'il en coûtât une goutte de sang. Il fut invité à se rendre à Barcelone, où était la cour. Les peuples accouraient sur son passage et s'émerveillaient à la vue du héros et du cortège dont il était environné. En tête de ce cortège, on voyait l'étendard de l'expédition, suivi d'un grand nombre de matelots, qui portaient des branches d'arbres inconnus, des fruits, des roseaux gigantesques, des fougères arborescentes, du coton brut, des cocos, du gingembre; d'autres étaient chargés de couronnes, de bracelets d'or, de conques superbes, de lances, d'épées en bois de fer, d'arcs et de flèches sans acier. On portait, et on menait des animaux inconnus, les uns empaillés, les autres vivants; le peuple s'extasiait à la vue des flamants couleur de rose, de perroquets au brillant plumage, qui jasaient en langue barbare, et il s'effrayait à l'aspect des alligators, des serpents, des iguanes qui semblaient vivants encore. Sept Indiens, parés de leurs ornements nationaux, peints en blanc et en rouge, précédaient l'état-major et attiraient tous les yeux. Arrivait enfin l'amiral, dans le costume de ses dignités, montant un cheval qu'il maniait avec aisance. Derrière lui, ses trois écuyers s'efforçaient de contenir la foule ardente à se précipiter sur ses pas. A tout instant, étourdis et presque effrayés de la bruyante curiosité qu'ils excitaient, les Indiens regardaient leur protecteur l'amiral, dont le sourire rassurait leur faiblesse.

« L'histoire l'a constaté : ce n'était pas surtout pour voir les Indiens et les choses étonnantes, portées à découvert dans leur cortège, que se formait cette affluence : une curiosité plus noble justifiait cet empressement. Chacun voulait contempler l'amiral, graver dans sa mémoire les traits de l'homme favorisé du ciel, qui avait franchi la mer ténébreuse et reculé les bornes connues de la terre. Tous les bras s'agitaient, tous les fronts se découvraient à son approche; les mères le montraient à leurs jeunes enfants et priaient pour lui. Il s'avancait ainsi à petites journées, com-

blé de marques d'admiration et d'enthousiasme, recevant les applaudissements et les bénédictions des foules. Les rois lui préparèrent aussi une réception inouïe.

» Le 15 avril, jour où Colomb devait entrer à Barcelone, une grande partie des habitants allèrent à sa rencontre : l'élite de la jeunesse les précédait à cheval; une députation de la cour l'attendait en dehors des portes de la ville. Dans le palais des rois, par une nouvelle disposition, la vaste salle des cérémonies avait été agrandie, rendue accessible à la vue du peuple et splendidement décorée. Sous une magnifique dais de brocart d'or étaient élevés deux trônes, et tout auprès, posé un peu en avant, un riche fauteuil. Les rois, ceints de leur couronne, revêtus de tous les attributs de la souveraineté, étaient sur les trônes; les grands officiers des deux maisons royales, les dignitaires d'Aragon et de Castille, les prélats, les dames, les *ricos-hombres* remplissaient l'enceinte; au dehors on entendait le frémissement indescriptible de la multitude; les étroites rues de Barcelone regorgaient d'une foule impatiente de voir. Peu à peu, cet immense bourdonnement grandit, va croissant et se change en retentissantes acclamations, dont les accents arrivent à l'oreille des rois.

» Les cris animés de la foule et le retour des seigneurs envoyés aux portes de la ville annoncèrent l'arrivée du cortège. On y vit bientôt entrer, entouré des officiers de l'expédition, l'étendard royal, si heureusement ramené de l'autre bord de l'Océan. On admirait les hommes au teint hâlé qui l'avaient suivi à travers tant de périls. La curiosité couvait du regard les objets inconnus rapportés de ce monde nouveau; les plantes, les animaux vivants et conservés, et surtout les Indiens timides, colorés de leur plus belle façon.

» Colomb parut enfin, aussi simple, aussi modeste dans la magnificence de son costume, que lorsqu'il s'éloignait des murs de Santa-Fé. En apercevant le révélateur du Nouveau-Monde, par un élan subit, les deux rois firent un mouvement en avant comme pour aller vers lui, et lui tendirent gracieusement les mains. Colomb allait, en signe d'hommage, fléchir le genou pour baiser leurs mains royales, mais Isabelle et Ferdinand ne le souffrirent pas : — Don Christophe Colomb, dit Isabelle, couvrez-vous devant vos rois; asseyez-vous près d'eux. Asseyez-vous, amiral de l'Océan et vice-roi du Nouveau-Monde! Les yeux brillants de joie, d'attendrissement et d'admiration, la reine ne s'assit qu'après que, sur son ordre, Colomb se fût couvert comme un grand d'Espagne et se fût assis le premier dans le fauteuil qu'on avait placé devant le trône. Quand ils l'eurent obligeamment complimenté, les rois l'invitèrent à leur faire le récit de sa découverte. »

... Colomb parla, avec l'éloquence de sa grande âme, et quand il eut décrit ces contrées magnifiques, cette nature opulente qu'il avait découverte, quand il eut parlé de ces peuples simples et bons que le zèle des rois catholiques allait faire participer aux bienfaits de la rédemption, quand il eut fait passer dans tous les cœurs l'émotion et l'espoir du sien, par un irrésistible entraînement, le roi, la reine, la cour, le peuple, se jetant à genoux, levant les mains au ciel, louèrent Dieu et versèrent des larmes de joie. Au même instant retentit le chant de la victoire, le triomphal *Te Deum*, entonné par les choristes de la cha-

pelle royale. La grande voix du peuple leur répond, et va se prolongeant au dehors, dans la foule, par toute la cité, au milieu de telles délices que les âmes chrétiennes, suivant le vénérable évêque de Chiapa, en ressentent un avant-goût des joies du paradis.

Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Nous vous avons raconté, dans un premier article, les efforts de Colomb, ses longues et vaines démarches, ses souffrances, sa pauvreté; nous sommes parvenus au point culminant de sa vie, alors que dans la gloire première de son immortelle découverte, il vit l'Espagne inclinée devant son audace et sa vertu; dans un troisième et dernier article, nous vous dirons ses périlleux voyages et les peines dont fut abreuvée sa vieillesse. Mais notre sèche analyse est bien peu de chose, et c'est dans M. Roselly de Lorgues qu'il faut lire le récit de cette existence si éprouvée et qu'il faut apprendre à connaître et à admirer ce héros, à qui rien de grand ne manqua, pas même un malheur égal à son génie.

LA VIE RÉELLE a paru. Nous l'enversons, franco par la poste, à toutes les personnes qui nous en feront la demande, accompagnée de 3 francs en timbres-poste.

LE CALICE (1)

MÉDITATIONS D'UNE ÂME CHRÉTIENNE

RUR

LES SOUFFRANCES ET LA MORT DU SAUVEUR.

Traduit de l'allemand, par M^{me} ÉLISE VOIART.

Ce livre de piété, populaire de l'autre côté de Rhin, est une heureuse acquisition pour les chrétiens français et nous voudrions le voir entre les mains de toutes nos jeunes lectrices pour l'époque de la première communion. Rarement il nous a été donné de lire un ouvrage pieux aussi bon et aussi sympathique : des pensées affectueuses et touchantes, un style noble et simple, des réflexions et des prières appropriées aux diverses situations de la vie, tout se réunit pour que ce livre plaise à tous et soit utile à un grand nombre. Nous félicitons l'aimable traducteur de l'excellent usage qu'elle a fait de son talent, et nous faisons du fond du cœur le vœu que son travail devienne le *Vade-mecum* des familles chrétiennes et soit aussi répandu en France qu'il l'est depuis longtemps en Allemagne.

(1) Chez Jules Tardieu, 13, rue de Tournon, Paris. — Prix : 1 franc.

Littérature Étrangère.

PENSAMIENTOS

I

Este mundo es un camino
Para otro que es morada
Sin pesar,
Mas cumple tener buen tino
Para andar esta jornada,
Sin error.

II

Partimos quando nascemos.
Andamos mientras vivimos,
Y allegamos
Al tiempo que fenescemos :
Así que quando morimos
Descansamos.

III

Que se hizo el rey Don Juan ?
Les infantes de Aragón
Que se hicieron ?
Que fué de tanto galán ?
Que fué de tanta invención
Cual traxeron ?

IV

Las justas y los torneos,
Paramentos, bordaduras
Y cimeras :
Fueron sino devaneos ?
Que fueron sino verduras
De las eras ?

DON GEORGE MANRIQUE.

STANCES ÉLÉGIQUES

I

Ce monde est un chemin, la vie est un voyage.
On trouve en arrivant un asile assuré ;
Mais il faut s'avancer d'un pas prudent et sage
Pour atteindre le but et n'avoir pas erré.

Le jour où nous naissons le voyage commence.
Tandis que nous vivons, — remplissant notre sort —
Nous marchons ; notre fin vient combler la distance,
Et nous nous reposons dans les bras de la mort.

III

Que sont-ils devenus, ces brillants personnages,
Don Juan notre roi, les infants d'Aragon ?
Où sont leurs officiers, leurs chapelains, leurs pages,
Leurs projets, et la gloire attachée à leur nom ?

IV

Les joutes, les tournois, les riches broderies,
Les manteaux, les cimiers, les emblèmes touchants,
Que sont-ils devenus, sinon des rêveries,
Sinon l'herbe dans les champs ?

M^{me} LOUISE MERCIER.

CHACUN SENT SON MAL

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA TANTE ANGÉLIQUE.
M. DESTOUCHES, son frère.
LÉON DESTOUCHES, son neveu, 19 ans.
ÉMILIE DESTOUCHES, 15 ans } ses nièces.
CÉCILE DESTOUCHES, 11 ans }
M^{me} MATHILDE BONARD, voisine.
JOSÉPHINE, cuisinière.
ISIDORE, jardinier.

La scène se passe au Pecq, dans la salle basse d'une jolie maison de campagne; fenêtres ouvrant sur un vaste et beau jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, EMILIE.

(Léon entre d'un côté, Emilie de l'autre; cette dernière a une robe très-ornée, bien qu'en toilette de chez soi.)

EMILIE. Toi, au Pecq!
LÉON. de mauvaise humeur. Moi-même.
EMILIE. Tu as l'air aimable!
LÉON. On a l'air qu'on peut.
EMILIE. Ne serais-tu point content de tes examens?
LÉON. Je suis placé dans l'artillerie.
EMILIE. Eh bien?
LÉON. Je devais sortir dans les Mines!
EMILIE, regardant sa robe. Ah!
LÉON. Oh! les examens! quelle loterie! Etre ferré sur tous les points, se troubler et échouer à une misère!

EMILIE. Tu ne seras pas fruit sec!
LÉON. Je l'aurais aimé autant.
EMILIE. Par exemple!
LÉON. Sous prétexte d'étudier la nature, je serais allé dresser ma tente... au Niagara; d'autant mieux qu'aujourd'hui, on y trouve un hôtel superbe.
EMILIE. Et cela t'aurait conduit?...
LÉON. A comparer la susdite chute d'eau avec la cataracte de ton jardin anglais.
EMILIE. C'est cela, prends-toi de ta mauvaise humeur aux embellissements dont notre bon père me laisse la surintendance.
LÉON. C'est qu'aussi je suis si irrité, et à si juste titre!
EMILIE. Crois-tu qu'ici, on n'ait pas de griefs à jeter au nez du destin?

LÉON, railleur. Un pensum de mademoiselle Dumont, ton institutrice, par exemple!

EMILIE. Un pensum! Il ferait beau voir qu'à quinze ans, on osât encore me donner des pensum!

LÉON. Diantre!

EMILIE, avec volubilité. Mais, mon cher Léon, ce qui est insupportable, intolérable, ce qui est inimaginable, c'est le contrôle incessant de mademoiselle Dumont, sur les objets les plus innocents, sur les objets de ma toilette! Tu sais ce que mon père m'alloue à cet effet? Eh bien! je n'ai pas le droit de l'employer à ma fantaisie, de m'habiller comme il me plairait; il faut, notre père l'exige, que je subisse toutes les altérations qu'il convient à mademoiselle Dumont d'apporter à mes plans! Qu'elle se fagotte, à la bonne heure! cela la regarde! mais qu'elle ne prétende pas m'ajuster à son image, sinon, je m'insurge! *(Souriant.)* Déjà, ce matin, à l'aide de notre femme de chambre, j'ai un peu tourné la difficulté: il est bon que tu saches que, pour la maison, j'avais désiré une petite soie quadrillée, lilas et blanc, ravissante; mademoiselle Dumont, elle, s'est empressée d'y substituer cette fantaisie, gris et brun, comme plus solide; elle a la passion du solide, mademoiselle Dumont! mais, Justine et moi, nous y avons mis tant de franges, de nœuds, de boutons, que cette robe solide me revient au double du prix de la robe lilas. Quand mademoiselle Dumont va voir cela, elle va jeter les hauts cris; cela m'est égal; je suis restée dans la lettre; au lieu du délicieux taffetas printannier, j'ai endossé l'étoffe que l'on m'a imposée; on n'a rien à dire, ou ce serait d'une criante injustice, d'une tyrannie sans égale; et, certainement, je ne céderais pas; je... Eh bien! où vas-tu donc? C'est comme cela que tu compatis à ma peine? Je parie que tu ne m'as pas écoutée, seulement! que les frères sont égoïstes!

LÉON, revenant. Elle est jolie, ta peine! C'est quelque chose d'intéressant, ma parole d'honneur! une robe au lieu d'une autre; une niche faite à son institutrice, à grand renfort de fanfreluches; l'émouvante histoire, pour la comparer à l'amère déception qui m'accable!

EMILIE. Vous êtes un mauvais cœur!

LÉON. Et toi, une écervelée!

EMILIE, pleurant. Bon! des injures, à présent! Vous ne venez jamais au Pecq, que vous ne m'obligiez à souhaiter de vous voir repartir au plus tôt!

LÉON. Gracieuse naïveté!

EMILIE. Vous ne sauriez dire un mot qui n'offense

LÉON. Je plains le futur beau-frère que le ciel me tient en réserve!

EMILIE. Oh! c'est affreux!

LÉON. Allons, une attaque de nœuds, une pamoison ! Il est vrai que, peut-être, on ne te les permet pas !
ÉMILIE, avec emportement. Léon !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA TANTE ANGÉLIQUE, CECILE.

La tante Angélique est dans un grand fauteuil, que deux domestiques roulent jusqu'au milieu de la scène; elle a un petit rouet sur ses genoux.

LA TANTE. Eh bien, eh bien, une querelle !
ÉMILIE. C'est qu'aussi, ma tante, Léon ne respecte rien !

LÉON. Jugez-en, ma tante : l'école des Mines, mon rêve, l'école des Mines m'est fermée; je m'en désespère, à bon droit; et, au lieu de me relever, de me consoler, elle vient me psalmodier je ne sais quelle antienne, à propos de chiffons, et elle s'étonne qu'à son récit, un déluge de larmes ne jaillisse pas de mes yeux !

ÉMILIE. Du tout, monsieur, du tout ! vous présentez les faits sous une couleur !..

LA TANTE. Bon ! bon ! Emilie, écoute-moi; ton frère souffre; la première déception sérieuse est cruelle; nous devons à ce pauvre garçon d'autant plus d'indulgence et de tendresse ! quant à toi, Léon, tu oublies toujours qu'Emilie n'a que quinze ans, et tu exiges d'elle une raison au-dessus de son âge !

ÉMILIE, blessée. Mais, ma tante !..

LA TANTE. Embrassez-vous; faites ce plaisir à votre pauvre vieille tante, qui, ne pouvant plus courir à la recherche des beaux horizons et des ciels purs, ne s'en console qu'en voyant autour d'elle, des visages riants et heureux ! *(Emilie et Léon s'embrassent.)*

CECILE. Ah ! ma sœur, les belles garnitures que tu as à ta robe ! Mademoiselle va joliment gronder !

ÉMILIE. Je serais curieuse de voir cela !

CECILE. Elle va, peut-être, t'obliger à les enlever.

ÉMILIE. Ce serait fort ! mais j'en veux avoir le cœur net. Elle est au salon ?

CECILE. Je crois que oui.

ÉMILIE. A merveille ! *(Elle sort rapidement.)*

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté ÉMILIE.

(Cécile est assise aux pieds de la tante Angélique et brode; Léon est appuyé au fauteuil de l'infirme.)

LÉON. Avouez, ma tante, que cet amour de la toilette est, tout au moins, fort ridicule.

LA TANTE. Il est naturel aux jeunes filles, et mademoiselle Dumont me semble, sur ce point, un peu sévère; il faudra que, tout doucement, je le lui fasse entendre; autrement, par la contrainte, cela deviendrait une véritable passion. Aie !

LÉON. Qu'avez-vous, ma tante ?

CECILE. Votre rhumatisme du bras droit ?

LA TANTE. Non, c'est celui des reins; mais n'y faites pas attention; cela passe, d'ailleurs. Ainsi, beau neveu, tu es mécontent du résultat de tes examens ?

LÉON. N'en ai-je pas sujet, ma tante ?

LA TANTE. Sans contredit, puisque l'école des Mines

faisait ton envie; bien qu'après tout, l'artillerie soit une fort belle arme; de fortes études ne sauraient manquer d'y faire faire du chemin; tu as dix-neuf ans; si à vingt-cinq tu étais capitaine, ce serait très-honorable ! Et pourquoi ne le serais-tu pas ? Je vous ferai cadeau de votre premier uniforme, mon beau neveu; j'ai idée que les épaulettes d'or ne pourront que rehausser votre bonne mine !

CECILE. Il sourit !

LÉON. C'est étonnant comme un nouveau but indiqué à une louable ambition distrait des coups portés ailleurs !

LA TANTE. C'est l'ordinaire. Mais, fais-moi donc le plaisir de regarder dans la grande allée si ton père ne vient point.

LÉON, à une fenêtre. Je ne l'aperçois pas, ma tante.

LA TANTE. Cela est étrange; il me semble bien en retard !

LÉON. Seriez-vous inquiète à son sujet ?

LA TANTE. On fait aujourd'hui l'expérience de machines dont il est l'inventeur; sa fortune et sa renommée sont en jeu !

LÉON. C'est juste; et moi qui l'oubliais !

LA TANTE, appuyant. Préoccupé que tu étais de ta propre déconvenue; cependant, espérons que tout aura marché pour le mieux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, il s'essuie le front. Mille pardons, mam'zelle et la compagnie, mais je n'y tiens plus; mon métier est un métier de galère, je suis las d'être exposé aux intempéries des saisons; subir, tour à tour, les rayons d'un soleil ardent, les averses, la bise; se lever avant le jour; bêcher, émonder, arroser, pour douze cents malheureux francs par an, avec les misérables profits des fruits qui tombent; j'en ai assez ! et, ma foi ! je viens vous dire, sauf respect, que vous ayez à voir pour un autre jardinier.

LA TANTE. Encore une de tes boutades, Isidore; si je te prenais au mot, je crois, que, de nous deux, tu serais le plus attrapé.

ISIDORE. Non, mam'zelle, cette fois, c'est définitif; je ne reviendrai pas sur ma détermination; c'est tout comme si le notaire y avait passé.

LA TANTE. Il faut, du moins, que tu me donnes huit jours.

ISIDORE. C'est parce que je ne peux pas faire autrement, allez, mam'zelle ! J'ai le jardinage en abomination, quoi ! C'est une grippe ! c'est...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Mademoiselle, je suis votre servante; M. Léon, je vous présente mes respects; bonjour, mademoiselle Cécile. Mademoiselle, je viens vous prier de régler mon compte et de me chercher une remplaçante.

LA TANTE. Ah bah !

LÉON. C'est donc une épidémie !

JOSÉPHINE. On peut se tromper dans le choix d'un état,

vous avez trop d'expérience pour l'ignorer, mademoiselle; je me suis trompée dans le choix du mien, et, après de mûres réflexions et comparaisons, je me suis résolue à en changer.

LA TANTE. Vous, un cordon bleu de premier ordre!

JOSÉPHINE. Mademoiselle est bien bonne, mais la gloire n'est que fumée, dit-on dans les livres, et cette fumée-là ne peut me faire trouver celle de mes fourneaux tolérable. J'ai besoin du grand air, mademoiselle; j'envie le sort de la fille des champs; travailler aux champs, voilà mon rêve! Se lever avec le soleil, respirer les premiers parfums des fleurs, entendre les premières chansons des petits oiseaux, manger des mets simples que je n'aurai point apprêtés, puis, le soir, se coucher de bonne heure, pour recommencer le lendemain la même existence; telle est, mademoiselle, mon irrésistible vocation!

LA TANTE. Isidore, eh bien?

ISIDORE. La tête de Joséphine se détraque.

JOSÉPHINE. Plait-il?

LA TANTE. Joséphine, si je vous disais que tout ce que vous souhaitez si ardemment, fait le désespoir d'Isidore, ici présent, qu'en penseriez-vous?

JOSÉPHINE. Ne pouvant mettre la parole de mademoiselle en doute, je penserais qu'Isidore est digne d'un cabanon de fou!

ISIDORE. Ouais!

CÉCILE. La monnaie de votre pièce, Isidore!

ISIDORE. Mais moi, mam'zelle Cécile, mon observation était juste; tout le monde l'aurait faite; il faut avoir la cervelle à l'envers, ou plutôt, en être absolument dépourvue, pour songer à quitter une magnifique cuisine, où l'on a chaud l'hiver, et frais l'été, à seules fins de rester des heures entières, le nez sur de mauvaises herbes ou les bras en l'air devant un pommier à écheniller!

JOSÉPHINE. C'est-à-dire que, lorsqu'on a le bonheur de vivre sous la voûte des cieux, songer à se claquer, n'importe où, dans une chambre, dans un atelier, dans une boutique même, c'est bien plutôt là le cas, il me semble, où l'on doit être soupçonné de manquer absolument de bon sens!

LÉON, riant. Ma tante, une idée! Si vous mettiez Joséphine au jardinage et Isidore à la cuisine?

CÉCILE, riant. Ce serait Isidore qui ferait rôtir nos poulets et préparerait nos crêmes, et Joséphine qui ferait pousser nos petits pois, nos melons et nos asperges!

LA TANTE, affectant un grand sérieux. Ah! si chacun des deux n'était particulièrement remarquable dans son état, la substitution ne serait pas impossible; et dès que les jérémiades d'Isidore n'effraieraient pas Joséphine, je dirais à Joséphine: passez à ce garçon votre tablier blanc, en échange de sa bêche et de ses arrosoirs. Mais, il faut toute une vie et des aptitudes spéciales, pour faire un cordon bleu comme Joséphine et un jardinier comme Isidore! Enfin, mes enfants, je prends note de votre demande, et, comme précisément la cuisinière de M. Anselme, lequel était un gourmet de première classe, cherche une place, je vais l'arrêter; c'est tout à fait un talent, je ne regarderai pas à augmenter les gages d'une cinquantaine de francs, ainsi que je l'eusse fait volontiers pour Joséphine, s'il n'avait fallu que ce sacrifice pour la décider à rester avec nous; mais elle se sent l'impérieux besoin de changer!.. Eh bien! Joséphine,

c'est dit, j'accepte votre congé, et vous pourrez même ne pas attendre huit jours.

JOSÉPHINE, froidement. Mademoiselle, je vous remercie... (Fausse sortie.) Mademoiselle, ce n'est pas parce qu'on a été la cuisinière de M. Anselme, qu'on possède la science infuse!

LA TANTE. Il paraît que le défunt inventait, et qu'il a laissé à sa cuisinière des secrets merveilleux.

JOSÉPHINE. Des secrets! des secrets! Je la défierais bien aux potages, aux salmis, aux glacés, aux meringues, aux charlottes russes...

LA TANTE, l'interrompant. Nous en jugerons, Joséphine!

JOSÉPHINE, continuant. Aux filets de chevreuil, aux faisans, aux cailles, aux soles normandes, aux coquilles d'huîtres et de moules, aux...

LA TANTE. Ne vous échauffez pas; nous en jugerons, vous dis-je.

JOSÉPHINE. Eh bien, non, mademoiselle, non, vous n'en jugerez pas! Avec votre permission, je reste! Au fait, je sens bien que je n'aurais pu m'habituer loin de vous tous; je vois que je vous suis plus attachée que je ne le pensais; et, dès que mademoiselle veut bien augmenter mes gages, je renonce aux champs.

CÉCILE. D'autant plus qu'ici, vous n'en êtes pas loin, des champs, Joséphine!

LA TANTE. A la bonne heure, Joséphine. Maintenant, la chose étant ainsi conclue, faites-moi le plaisir d'aller vous occuper du dîner.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins JOSÉPHINE.

LA TANTE. Quant à toi, Isidore, tout décidément, va-t'en, dès qu'il te plaira, mon garçon; ton métier te paraissant désormais odieux, je ne veux pas te contraindre à l'exercer une heure de plus; adviendra que pourra de mes rosiers mousseux et de mes camélias, ces fleurs magnifiques, que tu apportais sous mes fenêtres, et qui étaient comme ma part du printemps; adviendra que pourra de ces asperges que tu as le secret d'obtenir si grosses, et de ces melons, sucrés et parfumés, grâce à ta science et à tes soins, comme ils ne le sont d'aucune autre provenance; tout cela va dégénérer dans les mains de celui qui le succédera; mais je comprends très bien, que cette considération ne saurait t'amener à changer d'avis; va-t'en donc, mon garçon, va-t'en, puisque ce genre de travail est devenu pour toi une souffrance.

ISIDORE. Oui, qu'ils sont sucrés, mes melons, n'est-ce pas mam'zelle Angélique, et qu'elles sont dodues, mes asperges? Et, s'il vous plaît, c'est que je n'obtiens point le volume aux dépens du goût, dame! Nenni! nenni! La belle malice que d'obtenir le volume si l'on sacrifie la saveur!.. Mam'zelle, faudra, sauf respect, expliquer à celui qui viendra que, pour les asperges, il est nécessaire de drainer avant que de fumer; qu'il faut fumer à trois reprises différentes; que le fumier à employer...

LA TANTE, l'interrompant. Mon pauvre Isidore, je ne saurais retenir tout cela; espérons que notre jardinier futur connaîtra son métier ou à peu près.

ISIDORE. A peu près ne suffit pas, mam'zelle; si c'est un âne, sauf respect, la peine de deux années est perdue pour les asperges de la saison à venir; les

melons ne conserveront point leur arôme; et mes rosiers mousseux, sous prétexte de les tailler, il les massacrerait! C'est pourtant vrai, qu'il peut massacrer ces rosiers que vous aimez, ces magnifiques rosiers que les amateurs couvriraient d'or, si on voulait les vendre: mais on ne le veut point! C'est pourtant vrai qu'il peut me rendre mon jardin méconnaissable, improductif, sauvage! l'animal!

LA TANTE. Qui sait?

ISIDORE. Mam'zelle, ça serait un crime; je ne peux pas consentir à ça!

LA TANTE. Comment?

ISIDORE. Il me semble que, des arbustes et des fleurs, s'élève une petite voix plaintive qui me crie: reste!

LA TANTE. Bon! autre gamme!

ISIDORE. Mam'zelle, je ne sais pas ce que je suis venu vous dire, mais, ce que je vous demande à présent, c'est de me garder!

LA TANTE. Par exemple!

ISIDORE. Je vous en prie, mam'zelle, ne me chassez pas! Mam'zelle Cécile, vous qui savez si bien dénicher les premières fraises, ah! pas pour vous, on le sait, obtenez que je reste! M. Léon, joignez-vous à votre sœur! D'abord, si on me met à la porte, je rentre par dessus les murs, je vous en prévient!

LA TANTE. Voyons, tête à l'envers, on te garde, mais à une condition.

ISIDORE. J'y consens, mam'zelle.

LA TANTE. C'est que, dès aujourd'hui, tu prendras un aide; à notre compte, cela va sans dire.

ISIDORE. Un aide! non, dame! Je n'ai pas besoin d'aide; je ne les aime pas, les aides.

LA TANTE. Tu prendras un aide ou tu t'en iras!

ISIDORE, grommelant. En voilà de la tyrannie!

LA TANTE. Choisis!

ISIDORE. Pardine! faut bien avoir de l'argent mignon de reste!

LA TANTE. Choisis!

ISIDORE, s'en allant. Ah! si je n'aimais pas tant vos rosiers mousseux!... Un aide! Eh ben! qu'il y touche, lui, aux rosiers mousseux! (Il sort en murmurant et heurte madame Bonard.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME BONARD, triste et abattue.

MADAME BONARD, à Isidore qu'on ne voit plus. Eh bien!

LA TANTE. Excusez-le, chère voisine! (Léon a offert un siège, madame Bonard s'est assise.) C'est aimable à vous de ne point oublier la percluse! Mais, vous me semblez moins gaie que de coutume; seriez-vous souffrante?

MADAME BONARD. En effet!

LA TANTE. Quelque ennui, peut-être?

MADAME BONARD. Hélas!

LÉON, debout ainsi que Cécile. Nous nous retirons.

MADAME BONARD. Restez, je vous en conjure! Ce qui fait mon désespoir, j'en puis parler devant vous. (Léon et sa sœur reprennent leurs places.) Mais à quoi bon en parler? Ma peine est de celles auxquelles il n'est point de remède!

LA TANTE. Vous m'effrayez!

MADAME BONARD. Avoir un mari qu'on aime, deux enfants, trente mille livres de rente, et des amis tels

que vous, et se sentir dévorée d'un chagrin que, n l'affection de ses amis, ni la tendresse de son mari et de ses enfants, ni la quiétude d'une position aisée, n'ont le pouvoir d'amoindrir! (Denouveau Léon et Cécile veulent s'éloigner.) Non, non, vous dis-je, restez! Je veux que vous connaissiez ce qui cause mon tourment, ce qui gâte ma félicité, afin que vous voyiez à en préserver vos nièces, mademoiselle Angélique, vos sœurs, M. Léon! (Mouvement d'attention.) Eh bien donc! ce qui me préoccupe éternellement, sans que je m'en puisse défendre; ce qui m'amène, peu à peu, à fuir les réunions; ce qui me retient lorsque je suis près de laisser ma carte en quelque endroit; c'est... Mais, vous l'avez compris, n'est-il pas vrai? Mon malheur est trop évident, pour que vous ne le connaissiez point de longue date? Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est cet horrible nom de Bonard qui le cause?

LA TANTE. Quoi, il se peut?..

LÉON. Comment, madame, c'est?...

CÉCILE. Mais, madame, est-ce que M. Bonard ne s'appelait pas M. Bonard, lorsque vous l'avez épousé?

LA TANTE. Taisez-vous, petite fille; à votre âge, on n'a la parole que dans le tête-à-tête.

MADAME BONARD. Laissez-la dire, mademoiselle; sa réflexion est juste; je me la suis faite cent fois. Hélas! si, vraiment, M. Bonard s'appelait M. Bonard, alors comme aujourd'hui; mais, à cette époque, je ne comprenais point l'immense portée d'un nom; je ne savais pas qu'un nom rehausse l'individu ou le couvre de ridicule; je ne me figurais point l'effet que, dans la bouche d'un domestique, ouvrant à deux battants les portes d'un salon, devaient produire ces terribles syllabes: M. et madame Bonard! Depuis que j'ai vu, à mon nom, se plisser toutes les lèvres, ainsi que les vôtres, à l'instant même; depuis que je sens toute l'étendue de ma disgrâce; j'avoue que j'en suis accablée!... Avec de nombreuses démarches et beaucoup d'argent, nous aurions pu substituer mon nom de fille à ce nom malencontreux qui me désole; M. Bonard ne l'a pas voulu: il dit que l'homme honore son nom; que le nom sans tache est le nom le plus beau; et que, s'appelât-il d'un nom cent fois moins sonore, il respectait trop son père, il se respectait trop lui-même, pour en changer!

LA TANTE. Et votre mari a raison, ma belle petite voisine. Si, tout à l'heure, nos bouches ont souri, c'est de la surprise de vous voir affligée sérieusement, changée même pour un motif aussi léger; et si, jamais, on a pu rire à votre nom, les rieurs étaient des sots, dont le suffrage ou le blâme importe peu; mais mon avis est que vous vous êtes trompée, qu'on n'a point ri, par la simple raison qu'on n'en avait point de sujet. Il y a longtemps que je remarque votre tristesse, chère madame; cependant, quand je vous ai vue, ce matin, plus abattue que de coutume, je vous avoue que, tout d'abord, j'ai cru que l'événement arrivé à Louise, votre laitière et la nôtre, vous était connu.

MADAME BONARD. Quel événement?

LA TANTE. Sa pauvre petite fille, dont le bras était passé au licol de la vache qu'elle menait paître, a été traînée, à travers champs, par cette vache, effarouchée d'on ne sait quoi, et presque mise en lambeaux! A peine, si l'on ose espérer de la sauver.

MADAME BONARD, debout. Que me dites-vous là? J'i-

gnorais ce fait horrible. Pauvre Louise! Pauvre enfant! J'y cours!

LÉON. Si vous le permettez, madame, je vous y suivrai, et serai heureux d'être, pour quelque chose, dans la bonne œuvre que je soupçonne ma tante d'avoir commencée, par intermédiaire, et que vous allez continuer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DESTOUCHES, *très-pâle*.

DESTOUCHES, à Léon. Reste! Mille pardons, madame, j'ai à lui faire une communication importante.

MADAME BONARD. Je vous en prie, monsieur! (A la tante en se retirant.) Je vous tiendrai au courant de ce qui surviendra, chère mademoiselle.

LA TANTE, *préoccupée et regardant son frère*. Je vous en serai obligée, ma bonne voisine.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins MADAME BONARD.

LÉON. Vous êtes bien pâle, mon père!

CÉCILE, *debout*. Papa, asseyez-vous.

DESTOUCHES, *avec effort*. Angélique, l'expérience a eu lieu; elle a été suivie d'un épouvantable désastre; les machines ont sauté; Ferdinand, mon premier mécanicien, est mort; les trois cent mille francs que j'avais mis dans cette affaire sont perdus; j'en redoix soixante-dix mille, et, sauf cette habitation, il ne me reste plus rien!

LÉON. Grand Dieu!

LA TANTE. Ferdinand, mort!

DESTOUCHES. Et moi, ruiné!

LA TANTE. Mon frère, ta main!

DESTOUCHES, *assis et appuyé sur l'épaule de l'infirme*. Et endetté de soixante-dix mille francs!

LA TANTE. Du courage!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉMILIE.

ÉMILIE, *étourdi*. Mon père, je viens vous porter plainte contre mademoiselle Dumont; ce n'est, réellement, plus supportable; figurez-vous!..

LA TANTE, *désignant M. Destouches*. Emilie!

LÉON. Ne vois-tu pas qu'il y a ici une grande douleur!

ÉMILIE, *sérieuse*. C'est vrai! Pardon! Qu'avez-vous, mon père? Qu'arrive-t-il?

CÉCILE, *à Emilie*. Papa dit qu'il est ruiné, et que Ferdinand, son premier mécanicien, est mort!

ÉMILIE. Ferdinand est mort!.. Et sa femme?

LA TANTE. Emilie, embrasse-moi pour ce généreux

élan! Et toi, mon frère, mon cher Etienne, sois plus grand que le malheur qui te frappe; détourne-s-en les yeux. La mort, pour ceux qui restent, est plus épouvantable que la ruine; la femme de Ferdinand est encore plus à plaindre que toi; pense à elle! Je t'ai entendu dire que ce ménage était heureux; représente-toi l'infortunée, agenouillée auprès du corps sanglant de son époux; frappant l'air de ses cris; lavant avec ses larmes les horribles et béantes blessures de celui qui n'est plus! Elle l'avait vu, le matin, partir radieux de santé et de jeunesse; sans doute, lorsqu'on le lui a rapporté mutilé, elle lui apprêtait le repas du soir; si elle n'est pas devenue folle, juge de ce qu'elle a dû, de ce qu'elle doit ressentir! Le coup qui l'accable est sans remède! Toi, ta fortune, tu la reconquerras! Tu es jeune encore; tu enfanteras quelque nouveau projet qui te fera remonter plus haut que tu n'étais hier!

DESTOUCHES. Mais je suis ruiné! mais je dois soixante-dix mille francs!

LA TANTE. Eh bien, voyons, et cette fortune de la pauvre infirme, et cette centaine de mille francs qu'elle a quelque part; tu l'oublies donc?

DESTOUCHES, *debout*. Ma sœur!

LA TANTE. Tu paieras les soixante-dix mille francs; tu garderas les trente mille autres pour recommencer une nouvelle œuvre...

LÉON. Je vous y aiderai, mon père!

LA TANTE, *poursuivant*. Tes filles et moi, nous resterons dans notre nid; nous y ferons quelques réformes, qui ne toucheront en rien à notre bien-être; par exemple, Emilie deviendra l'unique institutrice de sa jeune sœur, et lui donnera l'exemple de la simplicité!..

ÉMILIE. Oh! je vous le promets, ma tante!

LA TANTE. Nous saurons arranger toutes choses, avec tant d'économie et de prudence, que tu ne t'apercevras, que le monde ne s'apercevra d'aucun changement. Va, mon frère, je te le répète, il n'y a d'irréparable que la mort!

DESTOUCHES. Oui! oui!.. Angélique, il faudra prendre avec nous la femme du pauvre Ferdinand!.. Mais, quelle est donc la puissance de tes paroles, ma sœur, qu'à ta voix se calme le désespoir et que la confiance renaisse? Durant toute ta vie, tu n'as cessé d'être à la fois ma consolation et ma force, et, en ce moment, plus que jamais! Les souffrances des autres auraient-elles la vertu de te faire oublier les tiennes?

LA TANTE. Chacun sent son mal, mon bon Etienne, mais il est un moyen de s'en distraire; c'est de regarder en dehors de soi, de jeter un coup d'œil sur le lot échu au prochain!

LÉON. Et c'est ce que, de façon ou d'autre, vous avez pratiqué toute votre vie, chère tante!

(Mademoiselle Angélique sourit doucement; M. Destouches lui serre une main, Léon baise l'autre, les deux jeunes filles embrassent leur tante avec effusion.)

ADAM-BOISGONTIER.

PROMENADES DANS PARIS

LE PALAIS DES THERMES.

LE PALAIS DES THERMES.

Vers l'an 300 de l'ère chrétienne, dans une île de la Seine, s'élevait une ville gauloise qui servait de capitale aux proconsuls romains. C'était, pour les vaincus, un entrepôt commercial, et, pour les vainqueurs, un point stratégique d'où ils pouvaient surveiller les invasions du Nord, contenir les révoltes de l'intérieur, et gouverner la Gaule Belgique.

Lutèce, la ville entourée d'eau, occupait alors seulement l'île de la Cité, et s'étendait entre la pointe actuelle de l'église Notre-Dame et la rue de Harlay-du-Palais. A l'est, deux îles, alors couvertes d'arbres, la précédaient. C'étaient les îles appelées plus tard Saint-Louis et Louviers, dont la seconde n'existe plus aujourd'hui. A l'ouest, deux îlots, qui ne furent réunis à la Cité que lors de la construction du Pont-Neuf, et sur lesquels s'élevaient aujourd'hui la place Dauphine et la statue de Henri IV, commandaient l'entrée de la ville.

Voilà la Cité où loge le peuple, l'opprimé, le Gaulois soumis. Mais, sur la rive gauche de la Seine, presque au sommet du mont le plus élevé, et comme un burg allemand au-dessus de son village, se dresse un immense palais ou plutôt, une autre ville, plus haute, plus grandiose, splendide comme une demeure royale et menaçante comme une forteresse. C'est la ville des conquérants à côté de la ville conquise. C'est le camp retranché où s'enferment les Césars qui viennent gouverner la Gaule.

Le palais des Thermes et ses dépendances s'étendaient au nord jusqu'à la Seine, et étaient bornés à l'est par une voie romaine qui venait d'Orléans, traversait Issy, passait près la Sorbonne et venait aboutir à la Seine en suivant à peu près la direction de la rue Saint-Jacques; à l'ouest, par un canal qui commençait à la hauteur de la rue Saint-Benoît et rejoignait la Seine vers l'angle du quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins, aujourd'hui rue Bonaparte. Au midi, l'enceinte des bâtiments romains arrivait à la hauteur du Panthéon.

Cet espace renfermait, outre le palais lui-même, des cours, des jardins magnifiques baignés par la rivière, un amphithéâtre, des souterrains, des portiques, des places, des tours fortifiées, des aqueducs qui amenaient d'Arcueil l'eau pure et bienfaisante jusqu'au palais du César.

Ces constructions romaines subsistèrent longtemps et ne furent détruites que peu à peu. Des églises, des

monastères, des habitations seigneuriales furent élevés sur leurs fondations mêmes. Aujourd'hui encore il existe, à partir de la grande salle des Thermes, des souterrains qui arrivent jusqu'à la Seine.

Mais, que l'on se reporte par l'imagination à l'époque gallo-romaine; que l'on revoie la ville et le palais tels que nous venons de les esquisser rapidement tout à l'heure.

C'est Julien l'Apôstat qui règne sur les Gaules, au nom de l'empereur Constance. Il habite avec son épouse, Hélène, sœur de l'empereur, la villa des palais, alors dans toute sa splendeur.

C'est là qu'il écrit ses premiers discours, car on sait que Julien, surnommé l'Apôstat à cause de son abandon du christianisme, dans lequel il avait été élevé, fut l'un des rhéteurs les plus célèbres de son temps. Ses œuvres, écrites en grec, ont été conservées et recueillies en volumes, et les savants leur accordent une certaine valeur littéraire.

C'est de là qu'il domine les Gaules, toujours prêtes à la révolte, et les Barbares du nord toujours débordant sur les frontières. C'est de là aussi qu'il ourdit et mène les intrigues qui doivent lui donner la pourpre impériale.

En 360, il y fut proclamé Auguste par les légions soulevées, qui enfoncèrent les portes du palais pour le faire empereur. Les places et les cours furent envahies par les prétoriens du César gaulois. Ce fut une révolte comme à Rome au temps de la décadence. Une fois proclamé, Julien attendit le résultat de l'événement, dans son palais fortifié, et envoya de Paris ses adresses aux sénats de Rome et d'Athènes.

En 361, il quitta, pour n'y plus revenir, les Thermes de Paris, comme on disait alors, car Julien venait de donner pour la première fois, à la ville de Lutèce, le nom de Paris. C'est lui qui y avait fait le plus long séjour. Valentinien 1^{er} et Valens habitèrent après lui le palais des Thermes; puis, les Barbares, enfin triomphants, chassèrent des Gaules les légions romaines, et ce furent des rois francs qui prirent possession de l'immense villa de Julien.

Tous nos rois de la première race y habitèrent. C'est là que régna Clovis et que les rois fainéants laissèrent gouverner ces ministres puissants qui furent appelés *Maires du palais*. Peut-être la grandeur et les fortifications de l'édifice dont ils avaient l'intendance, furent-elles pour beaucoup dans la puissance et l'élévation de ces serviteurs, devenus bientôt les maîtres. En effet, dès qu'ils avaient les clefs des tours et l'affection des soldats, qu'avaient-ils à faire pour

triompher d'un roi débile? C'est ainsi que Pépin le Bref, en montant sur le trône de Dagobert et de Clovis, prit possession à son tour de l'*atrium* où Julien avait reçu ses généraux et ses ambassadeurs.

Mais les rois Francs n'étaient point gardés comme les empereurs romains. Ils n'avaient point de prétoires à leurs portes, et point de légions campées dans les plaines d'Issy. Bientôt de nouveaux Barbares assiégèrent Paris et vinrent envahir les extrémités du palais; les rois de la seconde race ne se sentirent plus en sûreté en dehors de la ville, et les Thermes furent abandonnés pour le Palais de justice qui venait d'être construit.

Alors la ville se resserra dans l'île de la Cité, et le palais des Thermes fut pour la première fois dépecé et défiguré. Une grande partie des terrains qui en dépendaient furent vendus ou donnés en fief à des maisons nobles. Le palais lui-même passa entre les mains de divers propriétaires. Au nombre de ces derniers, on trouve, à la date des treizième et quatorzième siècles, des titres aux noms des sires Jehan de Courtenay, seigneur de Champignelles, Simon de Poissy et Raoul de Meulan; puis vinrent l'archevêque de Reims et l'évêque de Bayeux. Le dernier acquéreur de la totalité du domaine, tel qu'il existait encore en 1340, fut Pierre de Chalus, abbé de Cluny.

L'enceinte fortifiée, qui fut construite autour de Paris par Philippe-Auguste, contribua beaucoup aussi à détruire les restes du palais des Thermes; car cette enceinte, qui passait, de ce côté de la Seine, à la hauteur de la rue Haute-feuille et de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, laissait en dehors de la ville une grande partie des constructions romaines.

Quant à la partie incluse dans l'intérieur de Paris, elle ne tarda pas à se couvrir de maisons assises sur les fondations antiques et de bâtiments de toutes sortes.

Mais, avant d'aborder l'époque de la dernière transformation du palais des Thermes, sous le gouvernement des abbés de Cluny, peut-être nos lectrices seront-elles curieuses de l'étudier encore un peu comme palais antique.

On n'a point conservé de description de ce monument, ou mieux de cette *villa* (1) splendide. Seulement, un écrivain du douzième siècle, Jehan de Hauteville, écrit ces phrases qui donnent des anciens Thermes une idée grandiose :

« Ce palais des rois, dont les cimes s'élevaient jusqu'aux cieux et dont les fondements atteignaient l'empire des morts... »

» Au centre on distingue le principal corps de logis, » dont les ailes s'étendent sur le même alignement, » et, se déployant, semblent embrasser la montagne. »

Les habitations antiques couvraient, en effet, un large espace, à cause de la quantité et de la grandeur des salles qu'elles renfermaient. Voici quelle était, d'après M. de Caumont, la distribution d'une maison romaine équivalente à un grand hôtel, — qu'on juge après cela de l'étendue du palais d'un César!

A l'entrée était un passage nommé *prothyrum*.

On trouvait dans ce passage la loge du portier, *cella ostiarii*, à laquelle communiquait une sonnette comme de nos jours; puis venait l'*atrium*.

L'*atrium* était une galerie carrée ayant au centre une cour découverte (*impluvium*), au milieu de laquelle un bassin (*compluvium*) recevait les eaux pluviales.

L'*atrium* était décoré de peintures et de portraits de famille. Le maître de la maison y recevait ses clients et les visiteurs étrangers.

Il y avait plusieurs sortes d'*atrium*.

L'*atrium corinthien*, à cause de ses colonnes de support nombreuses, était choisi pour les maisons spacieuses.

Autour de la galerie de l'*atrium* régnaient des appartements destinés à divers usages, ayant toutes leurs issues dans cette galerie et dont quelques-uns servaient de *triclina* ou salles de festin.

Il y avait souvent dans l'*atrium* un appartement consacré aux dieux lares (*lararium*); il n'était quelquefois distingué que par l'image figurée ou symbolique de ces divinités peintes sur les murs. Mais, le plus souvent, on y dressait un petit autel et des statues.

A l'extrémité de l'*atrium*, en face du *prothyrum*, était le *tablinum* et deux autres pièces plus petites, appelées *ailes*, communiquant avec lui. Le *tablinum* et les *ailes* renfermaient les images des ancêtres, les livres, les archives et les papiers concernant les affaires du propriétaire, ainsi que les documents relatifs à la charge qu'il exerçait.

Les *fauces*, qui étaient des passages ou corridors, servaient à communiquer de l'*atrium* au péristyle, en passant l'un à droite et l'autre à gauche du *tablinum* et des *ailes*.

Le *péristyle* offrait, au delà du *tablinum*, une galerie surmontée de colonnes, comme celles de l'*atrium* corinthien, mais dont le développement était plus considérable. Des appartements étaient distribués autour de ces galeries; un espace carré, entièrement découvert et planté de fleurs et d'arbustes, devait offrir, au centre, l'image du préau de nos cloîtres d'abbayes.

Les appartements qui entouraient le *péristyle* étaient les appartements intimes de la famille.

Les *œci* correspondaient à nos salons.

L'*œcède* était une autre grande salle de conversation, un *parloir*.

Puis venait le *sphæristerium* ou jeu de paume.

Le BAIN, composé ordinairement d'un *apodyterium* (1), d'un *frigidarium* (2), d'un *tepidarium* (3), d'un *sudatorium* (4) et d'un *eleothesium* (5).

La *basilique*, ou salle de justice, tribunal domestique.

La *pinacothèque* ou galerie pour les tableaux.

La *bibliothèque* ou salle pour les livres.

Les *cuisines* et les *officines* pour la préparation du pain.

Les *écuries*, les *remises* et les *magasins*.

Enfin, un nombre plus ou moins considérable de chambres à coucher et de logements de domestiques.

Aujourd'hui, de l'immense palais de Julien, il reste une salle de bain haute de 18 mètres, longue de 20 et large de 11,50. C'est l'ancien *frigidarium*.

(1) La *villa* romaine, habitation rurale, renfermait un grand nombre de bâtiments. C'était, au milieu des champs, comme une petite ville fortifiée. Les habitants trouvaient à l'intérieur toutes les choses nécessaires à la vie. Une *villa* au pays conquis tenait à la fois de la maison de plaisance, de la cité civilisée et de la citadelle.

(1) Endroit où l'on se déshabillait. — (2) Salle des bains froids. — (3) Salle des bains chauds. — (4) Étuve. — (5) Salle où l'on s'enduisait le corps des parfums.

La maçonnerie est faite selon le *petit appareil*, comme disent les antiquaires, c'est-à-dire avec trois rangs alternatifs de moellons régulièrement taillés et de briques.

On voit encore dans les murs les trous qui contenaient les conduits des eaux et les niches qui renfermaient les baignoires.

D'autres salles attenantes existent encore, mais ne sont pas ouvertes au public ; c'est le *tepidarium* ou salle des bains chauds, et deux petites pièces. L'une de ces pièces s'élève au-dessus d'un caveau et n'en est séparée que par une voûte plate sans voussures ni arêtes, et dont toute la force réside dans la cohésion du ciment.

Jusques en 1820, un jardin planté de grands arbres a subsisté sur les voûtes des Thermes. Dans la salle dite *tepidarium*, on trouve encore les traces de l'*hypocaustum*, sorte de calorifère construit en briques, qui servait pour le chauffage des bains, et souvent aussi pour celui des appartements.

M. du Sommerard, auquel nous devons en partie la conservation de ces débris, et qui est le fondateur du musée de Cluny, a trouvé la trace des conduits des eaux, et décrit, par inductions, leur système de distribution et d'écoulement.

Depuis le quinzième siècle, ces salles sombres et majestueuses et quelques ramifications souterraines, sont les seuls restes du palais des Thermes de Julien. Jusqu'à la fin du siècle dernier, elles demeurèrent la propriété de l'ordre de Cluny ; mais, vendues alors à vil prix comme bien du clergé et propriété nationale, elles passèrent successivement en plusieurs mains ; c'était un tonnelier qui avait établi son atelier dans la grande salle, quand un décret impérial, daté de septembre 1807, fit don de ces ruines à l'hospice de Charonton.

Aujourd'hui ces salles, vendues par l'hospice à la ville de Paris, et données par la Ville à l'État pour y établir un musée annexé à celui de Cluny, renferment des antiquités gauloises et romaines.

Comme nous l'avons dit plus haut, on n'ouvre plus au public que la grande salle, qui semble un spacieux souterrain ; çà et là, sur le sol, sont dispersés des cercueils celtiques, des fûts de colonnes, des tronçons de statues ; c'est comme une vaste tombe où les siècles passés ont laissé de rares épaves. La principale entrée est rue de la Harpe ; mais on y arrive généralement par l'abbaye de Cluny, dont nous nous occuperons dans notre prochain article.

En 1848, cette salle sombre, aux voûtes immenses, aux murailles nues, sur lesquelles les savants seuls lisent le testament d'une civilisation disparue, subit une dernière et rapide transformation. On y rétablit, de nom au moins, l'ancien club des Jacobins. Je me souviens d'avoir assisté, un soir, à l'une des rares séances qui y furent tenues, et j'ai gardé de ce souvenir une impression en même temps pittoresque et profonde.

On entrait par la rue de la Harpe. Une lanterne fumeuse, suspendue à la grille, éclairait juste assez pour montrer les ténèbres. On distinguait à peine l'entrée des caveaux. Des étudiants et des gamins de Paris, erraient autour des pierres renversées, ou s'asseyaient sur des cercueils. Au fond de la grande salle, la porte qui communique avec le préau de l'hôtel Cluny était condamnée. A son lieu et place, s'élevait le *bureau* du club. Ce bureau, sorte de tréteau bâti à la hâte avec des planches de sapin, s'élevait à une grande hauteur. On y montait par des échelles qui partaient du sol pour venir se rejoindre à douze pieds au-dessus. Une première planche, couverte d'une nappe de calicot rouge, s'étendait entre les échelles aux deux tiers environ de l'échafaudage. C'était le pupitre des secrétaires, du président, et la tribune aux harangues. Le président occupait seul le sommet du tréteau. Sur sa planche drapée de rouge, il avait, je crois, un pistolet ou un poignard comme signe de puissance et d'autorité.

Une seule lampe, suspendue à la voûte, jetait une lueur vacillante autour de la crypte, et à travers la pénombre, on voyait une foule de gens assis sur des bancs, sur des pierres, partout. Les uns gesticulaient et se coupaient la parole ; les autres, et c'était le plus grand nombre, regardaient la scène avec étonnement ou curiosité. Trois ou quatre discoureurs, toujours les mêmes, montaient tour à tour à la tribune pour se contredire. Les autres écoutaient, bâillaient ou haussaient les épaules. En masse, l'assemblée était composée d'étudiants qui jouaient à la terreur, de bavaards qui plaçaient leurs discours quand même, et de curieux qui passaient là leur soirée, comme ils l'auraient passée au café ou au théâtre.

Un Allemand qui ne comprenait guère le français, m'accompagnait ; il me dit en sortant : — *Che ne gombreds bas la gométie, mais le técor est pien.*

Cette triste parodie dura peu. Maintenant le *frigidarium* de Julien est rendu à sa destination logique. Allez le voir, quand vous voudrez rapporter d'une promenade une impression grandiose et profonde. Sous ces voûtes, sous ces arcades dépouillées, vous verrez repasser en imagination quinze siècles de souvenirs. D'abord les césars romains, oppresseurs des Gaulois, avec leurs légions, leurs esclaves, et tout le cortège de leur puissance ; puis les rois francs, pauvres sires, trainés dans des chars à bœufs, mais élevés sur le pavois par d'innombrables hordes de Barbares ; puis les empereurs d'Occident, Charlemagne et ses successeurs, quand ils habiteront Paris ; puis les barons féodaux ; puis des moines en prière, des princes faisant pénitence, au temps des abbés de Cluny ; puis un tonnelier rabotant ses planches ; puis un club républicain ; puis rien !... ou peut-être, une procession de fantômes en quête de leurs cercueils.

CLAUDE VIGNON.

Enigme Historique.

Quel est le vieillard, revêtu de la première dignité de son pays, qui, exaspéré par une plaisanterie, poussé

au désespoir, voulut changer le gouvernement de sa patrie, et expia sa révolte sur l'échafaud ?

DIEU

Être increé, toi qui créas le monde,
Du grand palais architecte géant;
Toi qui, semant ta parole féconde,
Fertilisas les sillons du néant:
Dieu, roi des rois! la nature est ton trône;
Tu l'enrichis des perles du matin;
D'or et d'azur, le ciel est ta couronne;
Le bien, ta loi; ton sceptre, le destin.

Tu donnes l'ombre à la nuit solitaire,
Au jour bruyant la splendeur du soleil,
La brise aux flots, les saisons à la terre,
Au cœur brisé le repos du sommeil.
Astre d'amour, dans nos âmes obscures
Tu fis briller le rayon de la foi;
Tu dispensas le temps aux créatures,
En réservant l'éternité pour toi!

Rien à tes yeux ne reste impénétrable,
Et nul regard ne peut t'apercevoir;
Force invincible, entière, infatigable,
Ta volonté suffit pour tout mouvoir.
Grandeur sans borne, immensité profonde,
A toi l'espace... à tes œuvres le lieu;
Vaste océan qui dévore la sonde,
Dieu comprend tout... et rien ne comprend Dieu

La gloire humaine expire insaisissable,
Echo lointain des siècles révolus:
Nos plus grands noms s'écrivent sur le sable;
Puis un vent souffle, on cherche... ils ne sont plus.
Le tien, Seigneur, seul assuré de vivre,
Franchit les monts, les plaines et les mers;
Tu l'as écrit à jamais dans un livre
Que tout le monde épèle... l'univers!

Trop grand pour moi, je ne puis te connaître;
Je puis t'aimer... c'est mon droit, c'est mon bien:
L'esclave a peur de contempler son maître,
Mais de son père un enfant ne craint rien.
Si ta lumière, ô Trinité divine!
Vient m'éblouir d'un éclat infini,
Mon cœur te sent, t'appelle, te devine...
Et c'est assez pour que Dieu soit béni.

Vienne la mort... la vie est une épreuve,
Un long combat, un incessant danger;
Mon âme en deuil pleure comme une veuve,
J'erre ici-bas dans un monde étranger.
Oh! sonne enfin, sonne la dernière heure!
Je répondrai: C'est l'abri du péril,
La porte ouverte en ta sainte demeure,
La fin des maux... le rappel de l'exil!

JOSEPH BOULMIER.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Deuxième lettre.)

Vous me dites, ma chère enfant, par votre dernière lettre, que votre long deuil ayant cessé, les invitations abondent chez vous, et que vous vous en trouvez quelque peu embarrassée. Trois grands diners, un bal, une soirée, dans le court espace de quinze jours, c'est beaucoup en effet, et c'est, selon les idées reçues, une dépense considérable et de temps et d'argent. Cependant, si vous m'en croyez, vous économiserez l'un et l'autre : — le temps, en ne vous préoccupant pas outre mesure de ces invitations, en ne dérangeant pas, à cause d'elles, l'ordre habituel de vos travaux ; — l'argent, en restant dans les bornes de cette simplicité de bon goût, de cette gracieuse modestie que je vous recommandais à propos du mobilier, et que je vous recommande, et bien plus, à propos de la toilette. Ne vous laissez pas gagner par la contagion de la foule, suivez la mode, mais à votre pas et d'un peu loin. Une sainte femme, qui était en même temps une femme du monde, l'amie de madame de Maintenon, la dispensatrice des aumônes de Louis XIV, madame de Miramion disait à sa fille, la présidente de Nesmond : « N'outrerez rien en fait de mode ; ne vous y conformez ni de trop près, ni de trop loin. » Je vous en dis autant, chère Albertine, et poursuivant mon discours, je vous engage, pour vos grands diners, à n'adopter jamais d'autre toilette qu'une toilette d'intérieur, soignée, élégante, riche même, selon la circonstance, c'est-à-dire une robe de soie, montante, un col, des manches, un mouchoir brodés, des gants clairs, un joli bonnet, si vous étiez femme ; un nœud de velours dans les cheveux, ou mieux encore rien du tout, puisque vous êtes jeune fille. Les fleurs dans la coiffure, les bras nus, l'étalage des bijoux, me semblent peu convenables pour un repas, excepté pour les diners de noces.

Vous parlerai-je du protocole d'un dîner ? Faut-il vous rappeler le dialogue si connu de Delille avec l'abbé Cosson, et vous recommander de rompre votre pain, au lieu de le couper, de briser la coquille des œufs, de ne pas demander du champagne ou du bordeaux, pour du vin de Champagne et du vin de Bordeaux, de ne pas verser votre café dans votre soucoupe, etc., etc. ? Je crois ces instructions parfaitement inutiles, mais je vous engage à surveiller votre jeune sœur, afin qu'elle s'habitue, dinât-elle toute seule, à manger avec une propreté extrême, qui tournera en habitude, et lui rendra faciles et naturelles une foule de petites observances que le monde tient en grande estime. D'ailleurs, encore un coup, pourquoi n'être pas en famille aussi gracieux, aussi poli qu'on tache de l'être dans le monde, et ne pas donner à ceux qu'on aime, à ceux avec lesquels on vit, la fleur des paniers, comme disait madame de Sévigné, ce qu'on a de mieux en amabilité et en bonne grâce ?

Mais revenons à nos moutons. Lorsque vous êtes invitée à dîner, soyez bien exacte et arrivez un quart

d'heure ou dix minutes avant l'heure indiquée. Vous vous débarrassez dans l'antichambre de votre manteau et de votre chapeau, et vous entrez dans le salon, au bras de votre père. Il vous conduit vers la maîtresse de la maison, qu'il salue et à laquelle vous faites la révérence, et vous vous asseyez, modestement et sans bruit, auprès d'une dame ou d'une jeune personne que vous connaissez. Lorsque le domestique a dit : *Madame est servie*, vous vous levez une des dernières et vous attendez que quelqu'un vienne vous offrir le bras. Arrivée dans la salle à manger, vous saluez votre cavalier, et lorsqu'on vous a désigné votre place, vous vous asseyez et vous ôtez vos gants. Si l'on passe les mets découpés, tâchez de vous servir adroitement et lestement, et (vous allez rire du conseil) ne lorgnez pas et ne prenez pas les meilleurs morceaux. Le grand poète Byron disait, dans ses moments d'humeur, qu'il détestait le voisinage des femmes à table, parce qu'il fallait leur laisser le blanc des poulets ; vous, ma chère fille, je vous engage à le réserver aux femmes âgées, voire même aux poètes gourmands et bilieux. Si vous avez besoin d'eau, de pain, demandez-en à demi-voix au domestique, lorsqu'il passe auprès de vous ; j'espère que vous n'accepterez de vin qu'avec une excessive modération. Si, au dessert, on vous offre le partage d'un fruit, d'un bonbon, acceptez simplement, mais ne provoquez pas ces familiarités, qui sont un peu mauvaise compagnie. En tout, mon Albertine, dans vos rapports avec le monde, tâchez d'apporter de la réserve et du calme, et d'éviter la parole légère qu'on ne peut rappeler, l'acte inconsidéré qu'on ne peut faire oublier, l'expansion trop vive qu'on ne peut amoindrir.

On passe d'ordinaire la soirée dans la maison où l'on a dîné, soirée occupée par la conversation, les cartes ou la musique. M. de Talleyrand disait à un de ses amis qui ne savait pas le whist : « Que de chagrins vous réservez à votre vieillesse ! » Je ne crois pas que, même à soixante ans, les cartes soient indispensables au bonheur, mais il est quelquefois bon de les connaître pour pouvoir compléter une partie de whist ou de boston. Votre père, ma chère Albertine, pourrait vous donner quelques leçons ; je sais que, grâce à lui, vous connaissez

Le jeu rêveur qu'inventa Palamède.

C'est le jeu de l'intimité ; mais pour faire plaisir aux autres, les cartes sont plus utiles que les échecs. Si, dans une de ces soirées, l'on a recours à votre petit talent musical, n'en soyez ni avare ni prodigue ; ne vous laissez pas supplier, ce qui est ridicule ; ne vous immobilisez pas au piano, ce qui est fatigant et désobligeant pour les autres musiciennes, deux petits torts dont la vanité est la mère. La vanité ! la vanité ! réfléchissez, mon enfant ; observez, et vous verrez de

quels bons ridicules nous affuble cette passion si délicatement ménagée!

Quant aux diners que M. votre père se propose de donner, ils demanderont de vous un rôle plus actif.

— Votre toilette sera la même, mais un peu plus sévère. Je suppose que vous aurez consacré votre matinée à arranger les fruits, le dessert; à disposer le vins, puisque vous êtes cellérier; vous aurez donné un coup d'œil au convert, un autre à la cuisine, et surveillé l'arrangement du feu et la disposition des lumières: tous ces soins regardent la bonne ménagère, et comme je désire vivement que mon Albertine mérite ce titre, je vais entrer dans quelques détails. Je suppose que vous receviez douze convives: deux lampes, placées aux deux bouts de la table, suffiront amplement à l'éclairage: vous ferez disposer sur la table six carafes à eau, six carafes à vin, remplies de vin ordinaire; six petites salières et poivrières; chaque convive aura quatre verres, un pour le vin de Madère, un pour le vin de Bordeaux, un pour le vin d'entremets, un pour le vin de Champagne. On placera à droite du convive couteau, fourchette et cuiller, et non l'un à droite et l'autre à gauche, ainsi que je le vois faire quelquefois. Ayez soin que les couverts soient rangés sur une ligne tirée au cordeau; que les carafes, les salières, les moutardiers, les hors-d'œuvre, soient également disposés avec symétrie et que tout l'ensemble du couvert offre un aspect agréable et régulier. Vous savez qu'à moins d'une grande intimité, on ne sert plus la soupe; on trouve le potage tout servi dans les assiettes au moment où l'on entre dans la salle à manger, et le premier service, le relevé et les entrées, est disposé sur la table, à moins qu'on ne préfère servir à la russe, alors le dessert seul figure sur la table, disposé d'une manière élégante, et les mets sont découpés sur une petite table, par les gens de service, et offerts par eux à la ronde.

Vous ferez bien, chère Albertine, de consulter votre père sur la place à assigner aux convives: ce choix n'est pas indifférent, et quand vous aurez réglé ensemble ce voisinage d'une heure, vous écrirez, de votre jolie écriture, les noms de vos invités, sur des cartes que vous déposerez au-dessus de chaque serviette.

Quand vous aurez ainsi veillé aux soins de votre empire, et que vous serez habillée, ainsi qu'Octavie, vous vous rendrez au salon un peu avant l'heure où vous attendez vos convives. Vous céderez votre fauteuil du coin de la cheminée à la première dame qui arrivera, et, vous asseyant auprès d'elle, vous tâcherez de soutenir doucement la conversation, toujours languissante lorsqu'on attend. Quand on aura servi, vous accepterez le bras d'un de vos convives, et, arrivée dans la salle à manger, vous aiderez les invités à trouver leur place: vous vous occuperez d'eux sans fracas, mais d'une manière continue, bienveillante et générale. Je dirai à votre esprit de convenance que les vieillards, les personnes notables ont droit à tous vos égards; je dirai à votre bon cœur que les personnes timides et d'une position médiocre seront heureuses de vos attentions. Je sais que M. votre père a adopté, pour les diners priés, l'usage de faire servir et découper les mets par les domestiques; mais pour les diners de famille et d'intimité, je voudrais bien, mon enfant, que vous apprissiez le bel

art de l'écuyer tranchant. Les Anglo-Saxons appelaient la maîtresse de la maison la *donneuse de pain*, parce qu'elle distribuait le pain et les mets; c'est un droit qui appartient à toutes les femmes placées à la tête d'un ménage, mais pour le bien exercer, il faut l'adresse et l'habitude, qu'on ne peut acquérir que dans la jeunesse.

Le dîner fini, vous retournez au salon au bras de votre plus proche voisin de table, et vous vous occupez de faire offrir le café et les liqueurs. Pour la soirée, faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit: occupez-vous-en; tâchez d'organiser quelques tables de jeu, si vous avez des joueurs; invitez les musiciennes à se placer au piano; oubliez-vous enfin, chère enfant, et pensez aux autres: c'est le seul secret que je connaisse pour être aimable. A la fin de la soirée, vous reconduirez les dames jusqu'à la porte de l'antichambre. J'oubliais de vous dire que vous devrez une visite, dans la huitaine, à la personne dont vous aurez reçu une invitation.

Venons-en maintenant aux fêtes, aux bals, aux soirées. Ce sont plaisirs de votre âge; j'espère cependant que vous ne les goûterez qu'en passant, et sans y attacher vos pensées ni votre cœur. La toilette est, dans ces occasions, le point capital, et je n'ai qu'un seul mot à vous dire sur ce que la mode veut ou ne veut pas, c'est que, quels que soient les habitudes et les exemples des personnes de votre âge, je vous conjure, avant toute chose de respecter les lois de la décence et de la modestie. Je vous ai dit jusqu'ici: Ne cherchez pas à attirer l'attention, ne faites rien d'extraordinaire, suivez le train commun; mais ici, je vous crie, et bien haut: Distinguez-vous de la foule, n'imitiez pas vos compagnes, si elles suivent, par faiblesse, des modes inconvenantes; faites exception alors qu'il s'agit de délicatesse et de pudeur! Du reste, pour la toilette: *simplicité, c'est ma devise*, et si vous m'en croyez, ce sera la vôtre. Tâchez, mon enfant, que cette simplicité, cette modestie, qui rendaient votre mère si estimable et si charmante, règnent aussi dans votre âme; en se répandant sur votre extérieur, elles vous donneront le maintien qui convient dans le monde, le calme, la possession de soi, l'indulgence pour les autres qui désarment toute critique.

D'après ces principes, vous entrerez dans un salon tranquillement et silencieusement, sans chercher à attirer les regards; vous saluerez sans affectation la maîtresse de la maison, les personnes que vous connaissez; vous causerez à demi-voix, sans éclat, sans rires; vous ne ferez pas de mines, ni gaies, ni languoureuses; si un homme vous adresse la parole, vous répondrez de manière à ce que les femmes qui sont près de vous entendent votre réponse. Pas de chuchotements, pas de confidences à l'oreille d'une compagne ou d'une amie, pas de moqueries surtout! Les ricanements sont de bien mauvaise compagnie, et supposent fort peu d'esprit et fort peu de bonté.

Causez avec vos voisines, si vous les connaissez, ou si elles vous y engagent par un air bienveillant, mais causez avec prudence et sans trop d'abandon. Ne vous laissez pas aller à l'ivresse d'une fête, on s'en repent tousjours, et c'est le cas d'appliquer les paroles de l'imitation: *Le soir passé dans la joie est suivi d'un triste matin*. Même recommandation, et plus forte pour le bal. Je désirerais bien que, là aussi, vous fîssiez exception, en ne dansant pas les danses

étrangères, que la mode patronne depuis quelques années. Je ne puis voir sans peine, je l'avoue, une jeune fille suspendue à l'épaule d'un danseur, soutenue par son bras, tournoyant avec lui, sous son regard, sous son haleine... c'est un tableau qui me choque... Je vous prie d'y bien réfléchir et de vous distinguer encore dans cette occasion.

En dansant, ne regardez votre cavalier qu'à l'épaule : c'est le conseil d'un célèbre maître de danse. Si vous n'êtes pas très-sûre de votre mémoire, inscrivez vos engagements pour éviter les discussions : elles n'ont jamais lieu en bonne compagnie, mais qui peut répondre de tous ceux qu'il invite ? Ne demandez aucun service à votre danseur, n'en faites ni un porte-flacon, ni un porte-éventail, ni un portemouchoir : ces petits soins que l'on réclame ont un air de coquetterie qu'il faut éviter. Également, en vous retirant, ne souffrez pas qu'un étranger s'occupe de vous pour vous mettre votre sortie de bal, ou vous offrir votre écharpe ou votre capuchon. Ne cherchez pas à attirer les regards, et vous serez modeste ; ne croyez pas les attirer, et vous n'éprouverez ni gêne ni embarras, en quelque lieu que vous vous trouviez.

Quand on passera les plateaux de rafraichissements, servez-vous, mais avec modération, et quel que soit le choix de ces bonbons et de ces liqueurs, ne vous permettez jamais, à cet endroit, la critique ou le sarcasme. Croyez-moi, ma chère Albertine, il n'est pas difficile d'occuper dans le monde une place agréable : il suffit pour cela d'une bonne dose de bienveillance

pour autrui, et d'un grand calme pour ses propres prétentions. Si vous ne rencontrez pas toujours autour de vous cette bienveillance polie que je vous recommande, si vous trouviez sur votre chemin un homme grossier, une femme mal élevée, ne dites rien, ne vous plaignez pas : un regard surpris, une indifférence complète sont la seule vengeance que l'on puisse tirer d'un manque d'égards ou d'une inconvenance.

Soyez attentive à saluer la première les femmes que vous connaissez ; si vous occupez un fauteuil à côté de la maîtresse de la maison, ne manquez pas de le céder à la femme qui arrivera après vous. Si vous assistez à un concert, applaudissez quand la maîtresse de la maison applaudit, mais ne louez les talents que dans les femmes. Si, en dansant, votre cavalier vous adresse la parole, répondez sans vous animer ; un air doux, un ton un peu froid sont fort bien de mise. Enfin, retirez-vous comme vous êtes entrée, doucement et sans désirer être aperçue ; saluez en traversant les salons qui conduisent à l'antichambre, et là, si vous recevez quelque service d'un domestique, remerciez-le poliment. Vous devez une visite à la personne qui vous a invitée.

Voilà, mon enfant, quelques conseils sur ces fêtes du monde, qui, vous l'éprouverez, ne valent pas, dans leur magnificence, une fête du cœur, une fête de famille. Je vous écrirai bientôt, et je suis à toujours,

Votre amie dévouée,

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 3.

Dans notre catalogue de ce mois-ci, qui contient une liste très-variée de morceaux de musique ; nous venons d'ajouter un quadrille qui sera une bonne fortune pour les amateurs de danse. *Les Lanciers de la reine*, de Leduc, seul quadrille dansé aux bals de la cour d'Angleterre et qui a produit un effet de véritable enthousiasme.

Il est à remarquer que ce quadrille contient une nouvelle théorie de figures à huit ou seize personnes, dont la nouveauté et la grâce sont appelées à produire une révolution dans le monde dansant ; aussi les premiers professeurs en font-ils moisson pour leurs élèves.

ÉDUCATION MUSICALE.

MADemoiselle SONTAG.

(Troisième article.)

L'union était si sincère entre ces deux cœurs incapables d'envie que mademoiselle Sontag avait pour confidente Malibran, sa rivale de théâtre ; l'illustre

contralto fut pendant longtemps l'unique dépositaire du secret de mademoiselle Sontag, et, malgré ce qu'on dit du bavardage des femmes, jamais secret ne fut mieux gardé. A Malibran seule, elle avoua sa préférence cachée pour l'unique de ses admirateurs qu'elle eût distingué, c'est-à-dire le comte Rossi, qui était alors conseiller d'ambassade à la légation de Sar-

daigne. Leur mariage fut célébré sans éclat; le comte craignait les répugnances de ses nobles parents et du roi et de la cour de Sardaigne.

Le roi de Prusse, qui porta toujours à la jeune cantatrice un intérêt paternel, ayant été secrètement informé de ce mariage, pour parer aux obstacles qui pourraient surgir, donna, sans être sollicité, des titres de noblesse à mademoiselle Sontag et le nom de mademoiselle Lauenstein, avec sept ancêtres, car le roi ne s'était pas contenté de l'anoblir, il lui avait accordé sept quartiers rétrospectifs.

Ce fut peu de temps après son mariage que mademoiselle Sontag débuta à Londres, où elle fit une nouvelle moisson de guinées et de couronnes.

A son arrivée à Londres, mademoiselle Sontag avait eu un de ces bonheurs inouïs, qui en Angleterre décident de la vogue d'une artiste et la font, d'un facile coup d'aile, monter jusqu'aux sphères les plus lumineuses de la fashion : elle avait été invitée à une soirée par le duc de Devonshire ! Faveur sans exemple ; félicité rêvée en vain par des milliers d'aspirants ; triomphe prodigieux, unique, phénoménal !

C'est à Devonshire-House où plane encore l'ombre de la duchesse mère, cette beauté politique, dont le sourire gagnait plus d'électeurs à Fox que le plus magnifique discours du grand orateur, dans ce centre étincelant, inabordable, exclusif, que l'heureuse mademoiselle Sontag, précédée d'une immense réputation de vertu, de grâce et de talent, fit sa première apparition.

Etre invitée à une soirée expresse, était pour mademoiselle Sontag un honneur tellement insigne, que le beau monde n'en dormait pas de surprise, d'attente et de curiosité. Lorsque le fameux soir arriva, il y avait dans la rue une foule énorme de gens bien mis, dressés sur la pointe du pied, le cou tendu, l'œil en arrêt, mesurant d'un regard d'envie la distance du purgatoire extérieur au paradis intérieur, poussant des hurrahs fanatiques au passage de la grande cantatrice, battant des mains, criant et se livrant à tous ces excès de l'enthousiasme anglais qui égale, s'il ne les dépasse, la furie française et le fanatisme italien.

Reçue ainsi par le grand prêtre et l'oracle infallible de la fashion, mademoiselle Sontag ne pouvait manquer d'obtenir un succès éclatant au théâtre de Sa Majesté, microcosme de l'état social en Angleterre. Elle fit fureur, et la critique trouva que les trompettes de la renommée avaient cette fois sonné juste ; non point qu'alors mademoiselle Sontag possédât le sentiment poétique qu'elle a eu depuis ; mais on voyait pour la première fois une cantatrice remplir la salle de sa voix merveilleuse, sans faire le moindre effort, et chanter avec autant d'effet les morceaux sévères de donna Anna que les variations les plus ornées et les plus compliquées de Rosine.

Les succès de mademoiselle Sontag avaient eu un tel retentissement, que le roi de Sardaigne consentit à approuver le mariage du comte Rossi avec une artiste si éminente. Un noble sarde peut bien épouser une diva à qui le roi de Prusse a fait cadeau de sept aïeux : les perles de la couronne de comtesse peuvent se mêler sans honte aux feuilles du laurier poétique.

A partir de ce moment, la femme du monde succéda à la femme artiste ; ce fut d'abord à La Haye que

le comte Rossi présenta Desdemone à la cour et au corps diplomatique.

Madame la comtesse Rossi fut parfaitement reçue par cette aristocratie la plus hautaine, la plus obstinée à ne pas ouvrir ses rangs à quiconque ne figure pas depuis des siècles dans l'almanach de Gotha : et certes, c'est là une de ces conquêtes à décourager les plus fermes courages, se faire adopter par un cercle de douairières allemandes lorsqu'on a encore sur la joue le fard à peine effacé de l'artiste. A force de tact, de bon goût, de distinction, madame la comtesse Rossi sut se maintenir dans ce milieu difficile sur le pied de la plus parfaite égalité.

Bientôt après, le comte Rossi fut envoyé à Saint-Petersbourg, où sa femme fut comblée de marques d'attention par la cour impériale. L'impératrice voulut donner des représentations dans son palais d'hiver ; mais la comtesse Rossi avait pris l'engagement avec le roi de Sardaigne de ne paraître sur aucun théâtre du moment où elle était reconnue publiquement pour la femme de l'ambassadeur. Cependant, grâce à un échange de notes diplomatiques, et par les habiles négociations du comte de Nesselrode, le monarque sarde céda aux instances de la princesse russe ; ce qui empêcha un refroidissement entre les deux cours.

Enfin, madame Rossi obtint les mêmes égards, les mêmes hommages à la cour de Prusse pendant le séjour diplomatique de son mari à Berlin ; elle y vivait, du reste, dans la fréquentation assidue de toutes les illustrations contemporaines qui s'y trouvaient, telles que Meyerbeer, Humboldt, Mendelssohn, etc. Le grand duc de Mecklenbourg-Strelitz l'affectionnait et la traitait comme sa fille ; le roi de Bavière, dilettante passionné, lui fit des vers improvisés qui ne sont pas mauvais et qui valent mieux que ceux de François I^{er}, de Charles IX et de Louis XIV.

L'année révolutionnaire de 1848 vint mettre tout à coup un terme à ces longues prospérités. La fortune de madame Rossi fut renversée par les secousses des insurrections d'Allemagne ; les événements de la Sardaigne amenèrent en même temps la ruine du comte.

La direction du théâtre de Sa Majesté à Londres fit aussitôt des offres à madame Rossi de la manière la plus délicate. Ces offres furent d'abord refusées ; l'administration les renouvela. En même temps de nouvelles pertes achevèrent de détruire les dernières ressources du comte Rossi. Madame Rossi, pleine de sollicitude pour l'avenir de ses enfants, s'efforça de faire consentir son mari à la laisser remonter sur la scène. Un artiste d'une réputation européenne, Thalberg, qui se trouvait à Vienne, associa ses efforts à ceux de la comtesse. M. Rossi fut enfin ébranlé. Il alla à Turin pour obtenir de son souverain l'autorisation de se retirer momentanément des affaires. Le roi consentit en approuvant d'une manière flatteuse la détermination de la comtesse.

Le comte revint donc à Berlin où M. Lumley était arrivé à point pour faire signer l'engagement. Une semaine après, madame Sontag reparaisait sur la scène, et avec quel succès ! on le sait : la prodigieuse voix de Jenny Lind était retrouvée, et le public ne s'aperçut pas que vingt ans s'étaient écoulés depuis la dernière représentation de l'illustre cantatrice.

MARIE LASSAVEUR.

(La fin au prochain Numéro.)

Revue Musicale.

Le Trouvère, opéra en quatre actes de Verdi, a été représenté ce mois-ci sur notre grande scène Lyrique, avec un succès auquel le maestro est accoutumé depuis longtemps. C'est toujours une tâche périlleuse pour un traducteur, que de transcrire, en vers français, un libretto italien chanté par les premiers artistes de la salle Ventadour. Cette langue harmonieuse et sonore, qui est elle-même presque de la musique, se traduit difficilement par nos syllabes sourdes ou stridentes. Et puis, il faut le dire, la plupart des auditeurs français s'occupent plus de la partition musicale que du scénario italien, ce qui fait que les excentricités et les invraisemblances du poème passent le plus souvent inaperçues; tandis que l'ouvrage écrit dans notre langue offre un vaste champ à la critique, puisque nous en embrassons à la fois toutes les péripéties et tous les détails. Le sujet du *Trouvère* a quelque chose de bizarre et d'impossible qu'il serait fort difficile d'analyser; mais la belle et savante musique de Verdi en fait accepter la terrible extravagance. Le début de madame Lauters dans le rôle de Léonore est le grand événement dont s'occupent les dilettanti. Au milieu de la pléiade d'étoiles nébuleuses qui sillonnent le firmament de l'opéra, c'est un astre qui se lève; astre brillant et lumineux qui nous promet des soirées sereines, et assure à notre première scène Lyrique un avenir dont, avant son apparition, chacun commençait à douter. La cantatrice a apporté dans le personnage de Léonore une grâce et une fascination inconnues. Son organe onctueux et pénétrant; le registre étendu de sa voix, que, jusqu'alors, on avait regardée comme un mezzo-soprano inclinant au grave, ses notes basses à la fois pures et vibrantes; enfin les qualités supérieures qui distinguent l'artiste, assurent à madame Lauters la première place dans cet empire musical dont elle a si intrépidement franchi le seuil. Aussi elle a-t-elle été applaudie, rappelée et couverte de fleurs, dans sa cavatine d'entrée, dans la scène du *Miserere*, dans son duo avec le comte della Luna et dans le trio final.

Madame Borghi-Mamo nous a paru moins remarquable dans l'*Azucena* de l'Opéra que dans la *Bohémienne* des Italiens. Mais on assure que madame Borghi était souffrante le jour de la première représentation du *Trouvère*, et qu'elle a pris à la seconde une éclatante et victorieuse revanche.

Gueymard semblait aussi sous le coup d'une émotion fâcheuse, ce qui lui a fait négliger la délicate cavatine du troisième acte. Pourtant, il a parfaitement chanté le cantabile de la tour, ainsi que la scène finale. Bonnebée a constamment fait applaudir, dans le rôle du comte della Luna, son magnifique organe et son irréprochable méthode.

L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la première représentation.

Après le triomphe de Verdi à l'Opéra, vient le triomphe de Verdi aux Italiens; décidément Verdi est l'homme du jour, le maestro à la mode, le soleil auquel chacun demande humblement ses rayons. Et véritablement c'est un grand compositeur que celui dont le nom est acclamé de toutes parts; si *le Trouvère* ne suffisait pas pour nous en convaincre, *Rigoletto* serait là pour nous le prouver. A la première audition, la personne la moins accessible au charme de l'harmonie, ne pourrait s'empêcher de convenir que c'est là une belle et puissante musique. Rien n'est plus émouvant, plus grandiose, plus complet que ce drame qui n'est autre que

le Roi s'amuse, rehaussé de la belle partition du compositeur Italien. Avec quelle élégance exquise Mario chante la ballade qui ouvre le premier acte, et comme le menuet qui vient ensuite a bien la couleur de l'époque! Il y a beaucoup de majesté dans les reproches adressés au duc par le comte de Monterone; mais c'est surtout lorsque Rigoletto exprime ses inquiétudes et ses regrets que sa voix devient déchirante, et que la mélodie sombre, qui prête ses accents à la douleur paternelle, soulève dans l'auditoire des bravos continués jusqu'à la fin de l'introduction.

Le second acte débute par la rencontre du bouffon avec une espèce de coupe-jarret, qui donne lieu à un duettino de l'effet le plus original. On remarque ensuite, un admirable duo entre Rigoletto et sa fille: *Figlia — mio padre*; quel andante déchirant que celui que chante Corsi: *Deh non parlare al misero*; et comme on se sent venir les larmes aux yeux, en écoutant le *moderato assai*, accompagné de hautbois, qui renferme tant de prières touchantes et de paternelle sollicitude. La scène de l'enlèvement se recommande par un chœur syllabique pianissimo, qui a été fort applaudi.

Au troisième acte arrive le pauvre bouffon qui cache un cœur ulcéré sous un visage souriant. Il demande aux courtisans sa fille Gilda, puis il les menace, puis il les injectue: *Cortigiani vil razza*. Mais bientôt, leur demandant grâce, il se jette à leurs genoux: *Mei signori perdono...* Toutes ces angoisses, toutes ces tortures, on les souffre en entendant la belle et dramatique musique de Verdi. Tout à coup, entre Gilda; le cantabile qu'elle chante est empreint d'une tristesse qui émotionne profondément le public, et dans la cavallette: *Si vendetta tremenda*, la salle entière électrisée acclame avec frénésie le compositeur et les exécutants.

Les couplets: *La donna e mobile*, dits par Mario avec une verve charmante, commencent le quatrième acte. Puis vient son duo avec la tavernière Magdeleine qu'on fait biffer; enfin un magnifique quatuor, entre les deux précédents et Rigoletto et Gilda, est à lui seul, un chef-d'œuvre, qui suffirait pour justifier l'enthousiasme du public pour le maestro à la mode. La fin si sombre, si dramatique, si émouvante ne saurait se traduire; il faut entendre les plaintes, les malédictions de la fille et du père, il faut écouter les arpegges de la flûte sur des tenues de violons en sourdine, il faut assister au déchaînement des éléments, au tintement lugubre de la cloche, il faut, en un mot, être témoin de cette grande scène où le génie du compositeur nous semble avoir atteint son plus haut période. Mario, Corsi, madame Frezzolini, madame Alboni, Angelini ont été d'admirables interprètes.

Le Théâtre de l'Opéra-Comique vient de nous donner la première représentation de la *Psyché*, de M. Ambroise Thomas, si longtemps et si impatientement attendue. Dans cette pièce, imitée de la *Psyché* de Molière, il y a lieu de rendre hommage au talent incontestable du compositeur français. L'espace ne nous permet pas d'analyser tous les détails de la pièce, nous mentionnerons seulement le duo entre Eros et Psyché, accompagné de roulement de tonnerre, le beau final du premier acte, les couplets spirituels de Mercure, et enfin les imprécations d'Eros qui ont soulevé, parmi le public enthousiaste, de fréquents et très-légitimes bravos.

MARIE LASSAUEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

RIS DE VEAU A LA CHICORÉE. — Faites blanchir les ris de veau pendant cinq minutes, épluchez-les avec soin; placez-les dans une casserole garnie de carottes, oignons, bouquet, débris de lard et de veau, mouillez avec du bouillon et laissez cuire à très-petit feu pendant une heure. Préparez de la chicorée ou des endives, au gras; placez dessus les ris de veau et versez le jus après l'avoir passé.

MARMELADE DE VIOLETTES. — Prenez un kilogramme et demi de violettes en fleur, épluchez-les avant de les peser et donnez-leur quelques coups de pilon dans un mortier en marbre. Faites cuire deux kilogrammes de sucre au bouill, jetez-y les violettes, ajoutez un kilogramme de gelée de pommes, faites jeter quelques bouillons et mettez en pots.

Correspondance.

PLANCHE III. — 1 et 2, passe et fond de bonnet pour enfant — 3, L. A. — 4, B. D. 5, *Théodrine* — 6, semé — 7, C. L. — 8, L. T. — 9, J. L. — 10, bouquet pour semé — 11, col — 12, bande assortie — 13, *Augusta* — 14, Entre-deux — 15, A. P. — 16, M. C. — 17, devant de chemise — 18, manchette assortie — 18 bis, M. H. — 19, 20 et 21, dessins pour volants — 22, *Sidonie* — 23, écusson avec les lettres J. D. — 24, bas de jupon — 25, boutonnière, — 26, *Mithide* — 27, G. L. — 28, écusson avec M. H. — 29, col pierrot pour petit garçon — 30, V. B. — 31, petite garniture — 32, *Ida* — 33, Entre-deux — 34, mouchoir — 35 et 36, garniture de rideaux de vitre — 37, entre-deux — 38, garniture — 39, bouquet pour semé — 40, 41, col et manchette — 42, bas de jupon — 43, dessin de soutache — 44, *Valérie* — 45, mouchoir — 46, bouquet pour semé — 47, mouchoir quatre faces — 48 à 53, patron et dessin d'une robe de petite fille de trois à quatre ans — 54, croquis de la robe — 55 à 57, patron et dessin d'une veste hongroise pour petit garçon de quatre à cinq ans — 58, croquis de cette veste — 59, bavoir — 60, *Idaline* — 61, *Albertine* — 62, couronne de Baron — 63, idem de Vicomte — 64, idem de Comte — 65, idem de Marquis — 66, idem de Duc — 67, idem de Prince — 68, tapisserie par signes — 69, vide-poche-hamac, chinois — 70, Panier berlinois — 71, croquis d'un signet pour missel — 72, commencement du grand alphabet — 73, idem du — petit — 74, E. A.

La Petite Edition commence au numéro 25 et finit au numéro 35.

Ma chère Florence, a-t-on dansé à Nice? A Paris, l'on s'en est acquitté avec un merveilleux entrain. Cet hiver, ton amie aura été trois fois au bal, à de vrais bals, nombreux à étouffer, brillants à éblouir; sans compter les petites soirées improvisées, lesquelles ont bien leur charme. Maman dit que c'est trop; je crie bien-fort, que ce n'est guère; et cependant, en face des gros rhumes et des engelures, que chaque hiver fait éclore, je devrais reconnaître que, du moins, c'est assez.

C'est que le *Lancier* a tant de charmes! Fi, de l'antique contredanse, aux allures compassées et graves! Elle expire; elle est morte. Nos petites sœurs ne la connaîtront plus, même de nom! La danse du *Lancier*, au contraire, composée, sans nul doute, de trente-six pillages, des gracieuses révérences de la gavotte, du vieux et amusant moutin de la polka, la danse du *Lancier* est pleine d'animation, et d'autant plus gaie que, n'étant point encore universellement connue, on y commet plus de méprises. Il est vrai que déjà il s'y est formé deux écoles: l'une française, vive et entraînante, ayant Laborde pour chef; et l'autre anglaise, plus digne, un peu trop digne même, marchant sous la bannière de M. Cellarius. Ces différentes écoles nuisent au progrès, au lieu de le servir; et entrent, pour une bonne part, dans les bévues des

danseurs. Il me semble que les maîtresses de maison devraient, l'année prochaine, ou après le saint temps Carême, exclure les adeptes de l'une, au profit des adeptes de l'autre, quelle qu'elle fût: ce serait le moyen d'éviter des conflits, capables d'amener la ruine du *Lancier*. Puisse ma prévision ne se point justifier!

Florence, sais-tu ce qu'on a fait, le 6 et le 7 février, sur la grande pièce d'eau du bois de Boulogne? Certes, en tout autre hiver, la chose ne serait point digne d'être citée; elle n'a de prix qu'à cause du temps mou et humide, dont nous avions joui jusqu'alors. Eh bien, mon enfant, ce qu'on y a fait; et, dans ton printemps éternel, au milieu des suaves senteurs qui s'échappent des jardins de M. Alphonse Karr, de ce jardinier comme il y en a peu, ce qu'on y a fait, tu n'arriverais point à le deviner, dussé-je te le donner, en cent et en mille; ce qu'on a donc fait, sur la grande pièce d'eau du bois de Boulogne: on y a patiné! Deux personnages, très-différents d'âge et d'aspect, deux grands seigneurs étrangers, selon la chronique, s'y sont fait remarquer, piqués au vif qu'ils étaient non-seulement, par un joli froid de cinq degrés six dixièmes, mais encore, par les nombreux spectateurs, qui à cheval, qu'en élégants coupés, voiles levés ou baissés, dont les deux rives se trouvaient littéralement encombrées,

Le spectacle, le public, le lieu de la scène, tout était enchanteur !

Un autre spectacle, également peu commun, a été, aussi, donné aux Tuileries : c'est la réception, par leurs majestés l'Empereur et l'Impératrice, de Férük-Khan, ambassadeur de Perse.

Cette ambassade a rappelé celle que prit au sérieux Louis XIV, sur le déclin de sa vie, en février 1715, et que, selon les mémoires du duc de Saint-Simon, Pontchartrain avait imaginée, pour faire sa cour au vieux roi ; avec cette différence que l'une n'était qu'un vain simulacre, payé à beaux deniers comptants, tandis que celle-ci est la marque de la haute estime dans laquelle on nous tient à Téhéran.

Laisant de côté les envoyés birmans que je n'ai point encore vus, arrivons à l'analyse de nos planches. Ce sera d'ailleurs un moyen de transition, tel quel, pour passer de ces fêtes mondaines aux sérieuses méditations qui doivent nous occuper aujourd'hui.

1 et 2. PASSE ET FOND de bonnet pour enfant de trois à quatre ans. Cette forme, toute nouvelle, va admirablement ; car elle *emboîte* la tête et contient très-bien les oreilles. Quant au dessin, il est des plus simples et se fait au plumetis. Je voulais à ce sujet, te parler d'une nouvelle manière de broder, appelée *broderie à la minute*. Le nom te dit assez combien ce nouveau genre doit aller vite ; en effet, en moins de deux heures tu peux te broder le plus beau col possible, imitant parfaitement le plumetis ; mais pourquoi, dois-tu dire, ne pas me donner tout de suite le mot de l'énigme ? Par la simple raison qu'au moment de t'envoyer cette explication, qui m'a été transmise par madame Marie Soudant, j'ai compris qu'il fallait, pour te rendre la chose plus claire, que je joignisse sur notre planche jaune quelques figures te représentant le détail de ma démonstration, et si je te dis un petit mot aujourd'hui de cette nouvelle découverte, c'est afin que tu saches de quoi on parle, dans le cas où le bruit en arriverait jusqu'à toi. Reprenons notre petit bonnet. Tu le monteras, en faisant entrer les ronds et la pointe du fond dans les trois creux de la passe ; le tour, ainsi que dans les autres bonnets, est garni d'une petite dentelle, avec ou sans mélange de ruban. On revient aussi beaucoup aux doubles ruches de tulle uni, et l'on a bien raison ; cela vaut mieux que ces masses de dentelles et de rubans sous lesquelles disparaissent ces petits minois.

Pour ce bonnet, si l'on veut, on cachera la jonction de la passe au fond, par une toute petite dentelle, un peu tuyautée. Le croquis de ce bonnet se trouve au verso de notre planche.

- 3, *LA*, plumetis.
- 4, *BD*, plumetis.
- 5, *Théodrine*, plumetis.
- 6, *SEMÉ*, plumetis, pour bouillon, bonnet, etc.
- 7, *CL*, plumetis simple ou feston.
- 8, *LT*, plumetis.
- 9, *JL*, plumetis.
- 10, *SEMÉ* ayant le même emploi que celui du n° 6, plumetis et feston.
- 11, *COL A MÉDAILLONS* ; ce dessin se brode au plumetis sur mousseline. En plaçant du tulle crêpe dans le fond de chaque médaillon, la petite guirlande, qui serpente tout le long du col, pourrait être remplacée par un entre-deux de guipure ou de valencienné ; ces derniers, comme solidité, sont préférables. Dans le

bord, les endroits pointillés indiquent les jours, ou la place d'un tulle à réseaux variés.

- 12, *BANDE POUR MANCHES* assortie au col.
- 13, *Augusta*, plumetis.
- 14, *ENTREDEUX*, plumetis.
- 15, *AP*, enlacés.
- 16, *MG*, plumetis.
- 17, *DEVANT D'UNE CHEMISE DE NUIT* ; ce dessin se brode au plumetis avec mélange de valencienné ou de galon de coton très-fin ; sur les raies unies, entre les deux points d'échelle, on pose une petite dentelle légèrement froncée.

18, *MANCHETTE* pour la manche de la chemise. Cette manchette, qui se renverse sur un poignet, se borde de deux rangs de dentelle.

- 18 bis, *MH*, plumetis.
- 19, 20 et 21, *VOLANTS GRADUÉS* pour robe de mousseline ; ce dessin, plumetis et feston, est très-facile, s'exécute très-promptement et produit un charmant effet. Au lieu des pois, tu pourrais broder tout le dessin (à part le feston) au métier, et tu verrais combien ton ouvrage marcherait plus vite. Pour l'ornement du corsage, tu prendras le n° 19. Avant de commencer ce travail, qui, quelque habile que tu puisses être, sera toujours assez long, je dois te dire que les robes à deux jupes semblent vouloir l'emporter sur les robes à volants ; il ne faut donc mettre les ciseaux dans ta mousseline qu'après avoir réfléchi à laquelle de ces deux robes tu donnes la préférence. Si tu me faisais l'honneur de me consulter, je te dirais : Choisis les doubles jupes, c'est la fantaisie du moment ; si la mode change de nouveau, ce dont personne ne doute, rien ne t'empêchera de transformer tes doubles jupes en une robe à volants, tandis que le contraire ne serait pas faisable.

22, *Sidonie* ; si ce nom est destiné à un mouchoir à vignettes, on pourrait broder les pois avec du coton de deux couleurs.

23, *ÉCUSSON AVEC COURONNE*, renfermant les lettres *J. D.*, le tout au plumetis très-fin.

24, *BAS DE JUPON* ; ce dessin, plumetis et feston, doit se broder avec du coton un peu gros ; il demande à être bien bourré.

25, *BOUTONNIÈRE* pour chemise d'homme, plumetis.

26, *Mithide*, plumetis.

27, *GL* enlacés, pour marquer du linge de table. Ainsi que je te l'ai déjà dit, ces sortes de chiffres se brodent soit en rouge, soit en blanc, mais ce que l'on préfère, ce sont ces deux couleurs réunies.

28, *ÉCUSSON* pour mouchoir d'homme, renfermant les lettres *MH* ; plumetis simple.

29, *COL PIERRROT* pour petit garçon de quatre à six ans. Ce dessin se brode tout au plumetis, ou bien avec un mélange de point de plume. Dans le cas où ce col te semblerait un peu grand, tu pourrais supprimer le dentelé du bord et terminer au premier feston formé par les œillets ; mais pour la solidité de l'ouvrage, il faudrait toujours finir par un petit feston.

30, *VB*, plumetis.

31, *PETITE GARNITURE* pour objets de layette et de trousseau.

32, *Ida*, plumetis.

33, *ENTRE-DEUX* pour poignets de manches, ornements de robes d'enfant et devants de camisoles, etc.

34, *QUART D'UN MOUCHOIR*, plumetis, point de plume, jours aux endroits indiqués et feston feuille de rose.

35 et 36, GARNITURES de petits rideaux de vitre, se brochant au plumetis.

37, ENTRE-DEUX, application.

38, GARNITURE application, pouvant également servir pour encadrement de rideaux, manches ou bonnet.

39, SEMÉ POUR MANCHES bouillons, plumetis.

40, Ce col, dont j'ai vu le modèle chez l'une de nos plus habiles lingères, est la dernière nouveauté qui ait paru, aussi n'ai-je point voulu laisser échapper la bonne occasion de t'en envoyer un échantillon. Prends du tulle crêpe ou autre, selon ton goût; applique dessus du nansouk, sur lequel tu placeras ton dessin; tu broderas ensuite tous ces petits bouquets au plumetis; puis, autour des médaillons ou des feuilles, si mieux tu aimes, tu feras à l'extérieur et à l'intérieur un petit point de feston, aussi fin que possible, et pour terminer, tu découperas en levant le nansouk, excepté entre les deux petits festons des médaillons. Comme tu le vois, avec peu d'ouvrage, tu te trouveras posséder un fort joli col. Chez les lingères, le tulle est remplacé par de la valencienne, et le petit feston par un point de piqûre, mais il faut pour cela préparer chaque partie séparément; c'est un travail au-dessus de nos moyens, je ne t'en parle que pour ton instruction. Quant à nous, nous nous contenterons de garnir notre col de deux rangs de petite dentelle tuyautée.

41, MANCHETTE assortie au col.

42, BAS DE JUPON, plumetis, feston, feuilles de rose et œillets ombrés.

43, Dessin de SOUTACHE pour costumes d'enfants.

44, Valérie, plumetis.

45, QUART D'UN MOUCHOIR dont le dessin peut se reproduire de trois manières différentes : 1° en le brochant tel qu'il est dessiné, au plumetis; 2° en plaçant une double batiste sur la guirlande du bord, et 3° en mettant sous les médaillons seulement une batiste double.

46, SEMÉ, plumetis.

47, MOUCHOIR QUATRE FACES. Tu peux avec ce dessin composer bien des mouchoirs de dispositions différentes; la chose est trop facile pour que je t'explique. Je te dirai seulement qu'il est mélangé de plumetis, de point de plume, d'œillets ombrés et de feston feuilles de rose. Si ce mouchoir devait figurer, ainsi que tu me l'as dit, je crois, dans une corbeille de mariée, je t'engagerais à substituer un entre-deux de valencienne au ruban d'œillets; dans ce cas, une valencienne devrait aussi terminer le bord. Tu ne pourrais offrir à ton amie un plus élégant cadeau, ayant surtout le mérite d'avoir été fait par toi.

48 à 52. — DEVANT, DOS, MANCHES, VOLANT DE LA MANCHE ET BERTHE d'une robe pour petite fille de trois à quatre ans; cette robe, dont le croquis se trouve au n° 54, est une des plus jolies nouveautés de la maison Havez; elle se fait en popeline de deux couleurs avec broderie en soutache; celle que j'ai vue dans cette maison m'a paru si charmante que je vais te la décrire : le corsage (48 et 49) était en popeline unie, bleu de France, ainsi que le haut de la petite manche (n° 50); au bord de cette manche, était posé à plis plats le volant du n° 51, dont la broderie en soutache bleu de France se détachait sur de la popeline grise cendrée de rose; toutes ces parties sont, bien entendu, rapportées, et leur jonction cachée par une soutache; la berthe du n° 52 terminait ce petit corsage; quant

à la jupe, qui avait à peu près 40 centimètres de hauteur, elle était composée de sept raies de popeline bleue unie et de sept raies de popeline grise; sur ces dernières se trouvait le dessin du n° 53. Sur toute leur longueur, chacune de ces raies ou bandes avait quinze centimètres de largeur. Maintenant disons un mot de la broderie qui est, je te le répète, composée de soutache de soie très-fine, bleu de France; les carreaux du milieu de l'écusson sont formés ou par un point de poste, ou, ce qui est plus joli, par un cordonnet fait avec de la soie un peu grosse; dans ces carreaux, on place ou une perle de jais, ou bien l'on y fait un point grainé; ce point, qui se trouve dans beaucoup de broderies au passé, se fait généralement au métier, mais, pour un si petit ouvrage, on peut encore, avec quelque soin, le réussir à la main. Il faut prendre une très-grande aiguille de soie, solidement arrêtée en dessous; on sort l'aiguille en dessus; puis, on forme à plat, sur l'étoffe, une boucle, dans le milieu de laquelle on passe l'aiguille que l'on pique en dehors du côté gauche; le nœud ainsi formé, on le soutient de la main droite, le faisant glisser, au fur et à mesure que la main gauche, placée en dessous de l'ouvrage, tire l'aiguille de soie. Ces points grainés ou nœuds sont, comme tu le vois, très-faciles à faire et produisent un bon effet. Inutile d'ajouter à cette description que la robe, dont nous venons de parler, serait encore fort jolie dans beaucoup d'autres couleurs, bleu de ciel et noir, rose et noir, etc., etc.

54, Croquis de la robe.

Si madame Havez pense aux petites filles, tu vas voir qu'elle n'oublie pas non plus leurs petits contemporains.

55, 56 et 57. DEVANT, DOS et MANCHES d'une veste hongroise pour petit garçon de quatre à cinq ans. Cette veste, ouverte sur le devant et très-courte, puisqu'elle laisse au bas de la taille la place d'une écharpe qui se noue sur le côté, se fait, le plus souvent, en velours noir. Les nœuds hongrois sont formés par une soutache de même couleur; à chaque pointillé se trouve une perle de jais. La petite jupe, qui accompagne la veste, se fait en popeline écossaise, ou en toute autre étoffe du même genre; elle se pose à gros plis crevés, sur une petite ceinture; comme largeur, il faut à peu près trois fois de popeline; la longueur est de trente-cinq à quarante centimètres, mais cette mesure doit, très-nécessairement, varier, suivant la taille de l'enfant. L'écharpe, pareille à l'étoffe de la jupe, doit avoir trente centimètres de large sur un mètre vingt-cinq de long; on la garnit d'un petit effilé Pom Touce assorti aux couleurs de la jupe.

58, Croquis du costume hongrois.

59, PATRON et Dessin d'un bavoir, se brochant au plumetis sur du piqué très-fin; aux deux pattes du haut, se trouve une boutonnière, et à celles du bas un bouton; ces pattes viennent se rejoindre sous le bras. Derrière le cou, deux boutonnières et deux boutons achèvent ce bavoir, dont la forme produit, pour ainsi dire, l'effet d'un petit corsage.

60, Idaline, plumetis.

61, Albertine, plumetis.

62, Couronne de baron, plumetis.

63, Couronne de vicomte, plumetis.

64, Couronne de comte, plumetis.

65, Couronne de marquis, plumetis.

66, Couronne de duc, plumetis.

67, COURONNE DE PRINCE, plumetis.

68, TAPISSERIE PAR SIGNES. Fond courant, pouvant servir à divers ouvrages.

69, VIDE-POCHE-HAMAC, CHINOIS. Ce genre de vide-poches, une des dernières créations du jour de l'an, se fait d'abord au crochet sur bourdon, puis au filet, en tapisserie, en drap soutaché, ou, enfin, au crochet à jours, avec transparent, et c'est ce dernier genre que je te conseille, comme le plus vite fait et le moins coûteux. — Donc, opère, avec du cordonnet, de la ficelle, ou même du coton blanc; choisis un dessin fond courant; celui du n° 21 de notre dernière planche bleue serait, je crois, convenable; fais un morceau de 20 centimètres carré, et ferme les coutures des côtés par un point de surjet; double ce travail avec de la soie de couleur assortie aux meubles de l'appartement où il devra être placé. Dans le haut, entre la doublure et le dessus, place un fil de laiton, destiné à donner la forme, et entoure cette ouverture d'une chenille ou d'une ruche, de même couleur que la doublure; ensuite, tu te procureras quatre petits morceaux de bois, ou de bambou, auxquels tu fixeras le hamac; les deux plus grands morceaux de bois ont de trente à trente-cinq centimètres de longueur, et les petits, de vingt à vingt-cinq; ces morceaux de bois, posés en croix, sont percés de trous, au moyen desquels un fil de laiton, après les avoir assujettis l'un à l'autre, vient fixer aussi le travail au crochet. Les glands en soie, qui ont l'air de rendre ce service, ne se trouvent, là, que pour l'ornement.

70, Panier *Berlinois*. Ce charmant ouvrage que je vais t'expliquer va te faire un grand plaisir, comme objet de loterie; nous devons cette idée à madame Marie Soudant, qui n'oublie pas combien, pour toutes ces choses, tu dois, en ce moment, te trouver assiégée de demandes; il est vite fait et ne coûte pas cher; donc, à l'œuvre! c'est d'un tricot à raies que nous allons parler, tricot, pour le moins aussi simple qu'une jarretière. Arme-toi de deux aiguilles à bas, de grosseur ordinaire (3/0), prends de la laine de deux couleurs, noire et verte, noire et bleue, noire et groseille; si tu le veux. Arrêtant notre choix sur ces deux dernières, nous commencerons par la raie groseille, dont nous ferons neuf tours, à l'endroit; puis, alternant, nous ferons, pour la raie noire, neuf autres tours, à l'envers; et, ainsi de suite; chaque raie aura, de longueur, douze à treize centimètres. Tu poursuivras jusqu'à ce que tu aies dix-sept raies noires et dix-sept raies, groseille, après quoi, tu feras la bande par un point de surjet. Si ton tricot a été travaillé comme il convient, chaque raie groseille devra former une petite côte, faisant saillie sur la raie noire. Pour le fond du panier que tu travailleras de même, tu feras un carré ayant trois raies noires et trois, groseille, sur douze centimètres de long. Tu couperas, ensuite, un morceau de carton de forme ovale ayant douze centimètres de longueur, sur lequel tu placeras le petit carré au tricot, dont il faut rentrer les quatre angles. Cette partie du tricot devant être posé, très-tendue, sur le carton, ne pourra pas, comme le reste, former la côte; le carton sera, à l'intérieur, recouvert d'une percaline groseille. Autour de ce carton, tu fixeras la bande au tricot, préalablement faite; après quoi, dans le haut et dans le bas du panier, tu placeras une petite garniture frisée, faite en ce tricot bouclé, dont nous avons parlé pour des dessous de lampes:

cependant, comme je crois très-prudent de rafraîchir ta mémoire, à cet endroit, je te rappellerai que, pour faire la garniture du haut, c'est-à-dire la plus large, il faut, la première maille étant faite, tourner la laine deux fois autour de l'index gauche; ensuite, tu tricotes une maille, prenant avec soin la laine qui se trouve autour de ton doigt, puis tu fais une maille unie, tu recommences une maille bouclée, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du rang; le tour d'après se fait uni et à l'endroit. Pour les couleurs, tu devras faire deux tours bouclés noir et deux tours groseille. Quant à la bande du bas, elle est de moitié plus étroite, et se fait de la même manière; comme longueur, toutes les deux devront avoir la circonférence du panier.

Le sac qui termine ce panier est en taffetas d'Italie, glacé groseille et noir; il a de hauteur 25 centimètres, la largeur est celle de l'étoffe, la petite tête a 7 centimètres, les anses se cousent entre la bordure et le tricot, elles sont formées par une ganse de couleurs assorties; la largeur de ces anses est de 15 centimètres.

Pour confectionner ce panier il faut: 50 grammes de laine moscovite, 1 fr. 25; 25 centimètres de taffetas d'Italie, 1 fr. 50 ou 2 fr., et 75 centimes de ganse.

71, CROQUIS D'UN SIGNET POUR MISSEL.

Ce signet est composé de dix rubans de moire (ruban des décorations); ils ont 3 centimètres de large et de 35 à 40 centimètres de long; ces rubans sont de cinq couleurs différentes, c'est dire qu'il se trouve deux rubans de chaque couleur. Dans le haut, ces rubans sont pliés en pointe; les deux de même nuance sont fixés à une ganse de soie assortie, ayant 4 centimètres de longueur; le bas de chacun de ces rubans est arrondi, froncé et terminé par un petit travail au crochet, en cordonnet d'or, d'argent ou de soie.

Nos rubans ainsi préparés, nous ferons une petite pelote, carré long, de l'épaisseur du missel, et très-dure; elle aura 1 centimètre et demi de hauteur et sera, d'un côté, recouverte en drap d'or, et, de l'autre, en moire antique rouge; les ganses de nos rubans y seront cousues et les coutures seront cachées par une fine passementerie d'or.

La bande de tapisserie que nous t'envoyons et qui a fait pousser des cris d'admiration à quelques personnes qui l'ont vue sur ma table au moment où j'allais te la décrire, peut te servir pour bandes de meubles, de portières, de bordures de rideaux; cela ferait aussi de fort beaux lambrequins de fenêtres et de cheminées; en détachant les deux bouquets de ce dessin, tu peux les disposer pour dessus de table ovale, devant de foyer et une infinité d'autres ouvrages.

Ces bouquets, sans rien perdre de leurs gracieux aspects, seront aussi fort bien au petit point.

72, GRAND ALPHABET, plumetis.

73, PETIT ALPHABET, plumetis.

74, E A, plumetis.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas d'Italie à deux jupes; sur la première jupe se trouvent posées, de chaque côté, trois quilles de ruban ruché. Les mêmes ruches se trouvent sur les basques; celle qui est placée sur le devant remonte sur les épaules et vient former la pointe dans le milieu du dos. Les manches sont composées d'un

jockey auquel est attachée une large pagode un peu froncée; le bord intérieur est terminé par une petite ruche de ruban de satin blanc comme la doublure; des boutons en métal ferment le devant du corsage. Les sous-manches sont formées par trois gros bouillons de tulle, point d'esprit. — Le chapeau en crêpe brodé de chenille est, sur l'un des côtés, orné d'une touffe de plumes.

Ce détail t'indique que nous parlons ici d'une toilette de jeune femme, laquelle, avec de très-petites modifications, pourrait servir pour jeune fille. A côté de cette toilette, on en trouve une de toute jeune personne, se composant d'une robe de gros de Chine, dont le corsage, sans basques, est orné simplement d'un effilé sévillien. Les sous-manches et le col sont en broderie au plumetis; le petit châle qu'elle va mettre sur ses épaules est en taffetas complètement recouvert de volants de même étoffe, hauts de 10 centimètres; ces volants, découpés à l'emporte-pièce, sont ornés d'un gland grêlot à chaque creux de feston.

La toilette de première communiane se compose d'une robe de mousseline à deux jupes avec ourlet de 15 centimètres; le corsage montant est plissé à petits plis plats et recouvert par un fichu Marie-Antoinette dont les bouts retombent de chaque côté de la jupe. Le bouillon des manches est suivi de deux volants qui sont, comme le fichu, bordés de deux plis et terminés par une garniture de mousseline brodée; les sous-manches sont également en mousseline avec bouillon servant de poignets. Une ruche de tulle entoure le cou; le voile en tulle, à coins arrondis, est garni d'une toute petite frange.

Coiffure de communiane.

Les cheveux, arrangés de la manière la plus simple, sont recouverts d'un voile de tulle, fixé de chaque côté de la tête, et assez peu tendu, afin que la jeune fille puisse se baisser au moment de la communion.

Coiffure de jeune personne.

La ligne du milieu s'étend jusqu'au versant de la tête, où une raie, tirée en angle aigu, détermine le point de séparation des cheveux.

Ces raies à l'Impératrice, et qui caractérisent la coiffure du moment, se font aisément à l'aide du séparateur Croisat, dont nous avons offert le dessin dans notre numéro de janvier.

Les cheveux une fois bien divisés, tout devient facile. La chevelure est disposée, par derrière, en une torsade entrecoupée de velours, qui se termine par des bouts flottants, et, par devant, la partie qui avoisine la raie forme un bandeau plat sur lequel on pose un velours; ensuite on relève les cheveux des tempes en bandeaux crépés et fuyants, qui permettent de placer sur le devant de petits nœuds de velours ou du jais.

TRICOT FOLEMERAY.

Mets un nombre de mailles divisible par 12, plus 3 pour les lisères.

1^{er} tour à l'endroit. — 2 unies, 1 rétrécie X, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 2 fois) X, 1 jetée, 2 unies.

2^e tour à l'envers. — 3 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie X.

3^e tour à l'endroit. — 9 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies X, 4 unies.

4^e tour à l'envers. — 2 unies X, (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 3 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, 2 unies.

5^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 jetée, 3 ensemble, (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 2 fois), 1 jetée, 3 unies X.

6^e tour à l'envers. — 7 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies X, 6 unies.

7^e tour à l'endroit. — 2 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie X, 2 unies.

8^e tour à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble X, 1 rétrécie, 1 unie.

9^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies X.

10^e tour à l'envers. — 2 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie 2 fois) X, 2 unies.

11^e tour à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie X, 3 unies.

12^e tour à l'envers. — 13 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 10 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie.

13^e tour à l'endroit. — 2 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie X, 2 unies.

14^e tour à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois) X, 1 jetée, 3 unies.

15^e tour à l'endroit. — 4 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 10 unies X, 9 unies.

16^e tour à l'envers. — 2 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie X, 2 unies.

17^e tour à l'endroit. — 3 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies X.

18^e tour à l'envers. — 6 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 10 unies X, 7 unies.

19^e tour à l'endroit. — 2 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 3 fois) X, 2 unies.

20^e tour à l'envers. — 1 unie, 1 rétrécie X (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble X, 1 rétrécie, 1 unie.

21^e tour à l'endroit. — 10 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 10 unies X, 3 unies.

22^e tour à l'envers. — 2 unies, 1 rétrécie X, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie X, 2 unies.

23^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois) X.

24^e tour à l'envers. — 1 rétrécie X, 1 jetée, 10 unies, 1 rétrécie X, 13 unies.

Recommence au premier tour.

DENTELLE EUGÉNIE.

Monte 22 mailles.

1^{er} TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

2^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 4 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

3^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 3 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

4^e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 5 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

5^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 4 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

6^e TOUR. — Surjette 3 mailles à l'endroit, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 6 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

7^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 5 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

8^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 7 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

9^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 6 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

10^e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 8 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

11^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 7 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

12^e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 9 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

13^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 8 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

14^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 10 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

15^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 9 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 3 unies.

16^e TOUR. — 4 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

17^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 10 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 4 unies.

18^e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 12 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

19^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 11 unies (2 jetées, 3 ensemble 4 fois), 2 jetées, 2 unies.

20^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers (2 unies, 1 à l'envers 4 fois), 13 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

21^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 27 unies.

22^e TOUR. — 29 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

23^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 4 unie (1 jetée, 4 rétrécie 12 fois), 1 jetée, 2 unies.

24^e TOUR. — Surjette 3 mailles unies, 26 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

25^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie (1 jetée, 1 rétrécie 12 fois), 1 unie.

26^e TOUR. — 27 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

27^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 11 fois), 2 unies.

28^e TOUR. — Comme le 26^e.

29^e TOUR. — Comme le 25^e.

30^e TOUR. — Surjette 3 unies, 23 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

31^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 10 fois), 1 unie.

32^e TOUR. — 24 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

33^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie (1 jetée, 1 rétrécie 10 fois), 2 unies.

34^e TOUR. — Comme le 32^e.

35^e TOUR. — Comme le 31^e.

36^e TOUR. — Surjette 3 unies, 20 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

37^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, (1 jetée, 1 rétrécie 9 fois), 1 unie.

38^e TOUR. — 21 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

39^e TOUR. — 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie 8 fois), 2 unies.

40^e TOUR. — Comme le 38^e.

41^e TOUR. — Comme le 37^e.

42^e TOUR. — Surjette 3 mailles, 17 unies, 1 à l'envers, 3 unies.

Recommence au premier tour.

Je te parlais du carême en commençant, mon amie, ne semble-t-il pas que j'aie voulu t'y ramener par ces deux longues et monotones explications? pour moi, ça a été une véritable pénitence, que de vérifier si toutes ces jetées, ces unies, ces croix, ces rétrécies, etc., étaient bien et dûment mises à leur place. L'explication de notre rébus de Février : *Femme qui se mire peu file*, te ramènera encore à des pensées en harmonie avec le temps dans lequel nous venons d'entrer, aussi je n'insiste pas sur la nécessité de l'employer utilement, pensant bien d'ailleurs qu'à Nice comme à Paris tu entendras sur ce sujet des voix plus persuasives et plus compétentes que la mienne, et te quitte en t'embrassant comme je t'aime.

ÉPHÉMÉRIDES.

9 Mars 1661. — Mort du cardinal Mazarin.

Il était Italien, fils d'un voiturier selon quelques-uns, d'origine noble selon quelques autres. Ses talents pour les négociations diplomatiques le recommandèrent à Louis XIII et à Richelieu, et Anne d'Autriche, devenue régente, le chargea du gouvernement

de l'État pendant la minorité de Louis XIV. Quoique Mazarin affichât une grande modestie, il se forma un puissant parti contre lui. Le peuple, accablé d'impôts, se révolta, excité par le duc de Beaufort, le coadjuteur de Retz et le prince de Condé; la cour dut

quitter Paris; l'Espagne, sollicitée par les rebelles, prit part aux troubles, et cette guerre civile de la Fronde, commencée en riant, mit le royaume à deux doigts de sa perte. Mazarin se maintint cependant au pouvoir, malgré tant d'orages; les partis se réconcilièrent, il eut la gloire de conclure la paix avec l'Espagne et d'affermir cette paix en négociant le mariage du jeune Louis XIV avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur au génie et à la politique de Mazarin, qui, pendant quatorze ans, dès son arrivée au ministère, avait médité une alliance, par laquelle la France mettait fin à une longue inimitié et acquérait des droits à la succession d'Espagne. Ce fut le dernier acte politique de sa vie: il mourut deux ans après, à Vincennes, âgé de 59 ans. « Ce ministre, dit le président Hénault, était aussi doux que le cardinal de Richelieu était violent; un de ses plus grands talents fut de bien

connaître les hommes. Le caractère de sa politique était plutôt la finesse et la patience que la force... Insensible aux plaisanteries de la Fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. »

Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté et dans le cardinal Mazarin plus d'adresse, plus de mesure et moins d'écarts. On haïssait l'un et l'on se moquait de l'autre, mais tous deux furent les maîtres de l'Etat. « La France doit à Mazarin l'Alsace, qu'il acquit au temps où les Français étaient déchainés contre lui. Il légua son immense fortune, plus ou moins bien acquise, à sa nièce, Hortense Mancini, femme du duc de la Meilleraie.

Mosaïque.

ORIGINE DES MOTS *Fronde* ET *Frondeurs*.

Sous la régence d'Anne d'Autriche, il y avait à Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de fronde; des blessés et des morts demeurèrent sur le terrain. Le parlement rendit un arrêt pour défendre ces jeux sanglants, et un jour qu'on opinait dans la grand'chambre, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller aux enquêtes, dit en riant: « Quand ce sera mon tour de parler, je *fronderai* bien l'opinion de mon père. » Ce mot fit rire, et depuis on nomma ceux qui étaient contre la cour, *frondeurs*.

On a attribué à ces mots une autre origine : Maza-

rin, importuné par l'opposition du parlement, avait dit, un jour, que ce corps ressemblait aux écoliers qui *frondent* dans les fossés de Paris, et se séparèrent quand ils voient survenir les gens du lieutenant de police, pour se rassembler de nouveau dès qu'il s'est éloigné. Barillon, membre du parlement, lui répondit par ce quatrain :

Un vent de fronde
A souflé ce matin,
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Les Princes aussitôt acceptèrent la dénomination de frondeurs, et prirent des cordons de chapeau qui avaient la forme d'une fronde.

REBUS.



A



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.